

Le Samedi

VOL. II.—NO. 36.

MONTREAL, 14 FEVRIER 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.)

LA FIN DU CARNAVAL



VOILA LE PLAISIR QUI COMMENCE

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 14 FEVRIER 1891.

CHASSE-SPLEEN

L'homme qui a peu d'amis est celui qui en compte le plus.

Ceux qui n'ont pas réussi dans la vie, sont toujours prêts à expliquer pourquoi leurs voisins ont fait faillite.

Un père croit toujours qu'il n'y a pas au monde un fils comme le sien, et tous les autres pères s'en réjouissent.

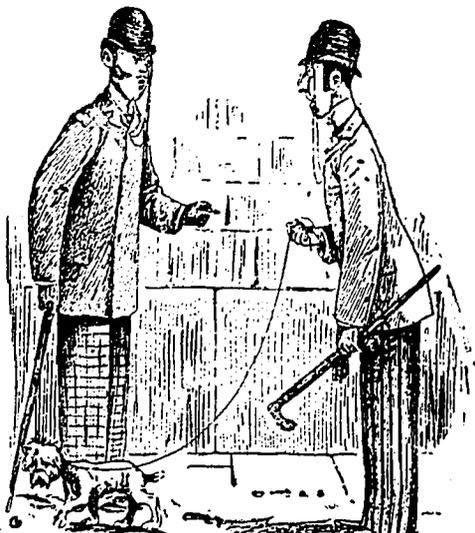
S'il est un moment où la femme doit être laissée à elle-même, c'est quand, par un jour de boue la corde à linge vient à casser.

Les auteurs nous parlent toujours de fiancées rougissantes; cela n'a rien d'étonnant quand on songe aux fiancés qu'elles sont souvent forcées d'accepter.

Il y a des gens qui ne croient pas à la puissance de l'annonce, s'ils veulent envoyer leur adresse au SAMEDI, nous annonceront qu'ils ont trouvé un portefeuille garni de dollars, ou une bague en diamant à leur choix.

Quand un passant court après son chapeau enlevé par le vent, tous les autres passant s'arrêtent en riant pour le voir courir. Quand le passant dont le chapeau a été enlevé par le vent s'arrête et rie, tous les autres passants courent après le chapeau pour le rattraper.

Que le chien est bien l'ami de l'homme!



Alfred. — Tu m'épates avec ton chien. Je n'ai jamais rien vu d'aussi dégoûtant!

Charlie. — Qu'est-ce que ça me fiche les apparences? Si tu connaissais ses talents! Imagine-toi que c'est un chien d'aveugle. Tu sais, ça me dégage de cette terrible responsabilité d'avoir à me rappeler, à 4 heures du matin, dans quelle rue est ma maison.

TROP ARTISTE

Madame Porcine. — Quel charmant arc-en-ciel.
Madame Chipbeef. — Croyez-vous?
Madame Porcine. — Ne le croyez-vous pas?
Madame Chipbeef (dédaigneusement). — Les tons sont trop criards à mon goût.

MARIAGE DANS LA FAMILLE

Père. — Si tu n'as pas plus de courage que cela, tu ne te marieras jamais. Si j'avais été aussi timide que toi, jamais je ne me serais marié.

Fils. — Oh! ce n'est pas la même chose; toi tu t'es marié avec maman, mais moi il faut que je fasse la demande à une fille que je ne connais pas.

SOMNAMBULISME PRATIQUE

Mrs. Pat. — Puisque je vous le dis: mon mari est somnambule.

Mrs. Anne. — Ça doit être affreux!

Mrs. Pat. — Pas du tout; quand il se lève la nuit, je lui mets le bébé entre les bras et il ne s'aperçoit de rien.

UNE INSULTE

Fred. — Ce qui me révolte, ce n'est pas que cet idiot de Taylor m'ait flanqué à la porte, mais c'est l'insulte qu'il m'a adressée après mon départ.

Frank. — Qu'est-ce que c'est?

Fred. — Il a demandé dans les journaux, "un jeune garçon" pour me remplacer.

HYPNOTISME DANGEREUX

Macaire. — J'ai envie d'essayer si je pourrais l'hypnotiser.

Bertrand. — Marche.

Macaire (après l'avoir regardé bien en face). — Demain, à midi, tu me prêteras \$5.00.

Bertrand (sursautant). — Ah! non, pas de hêtises.

A CHEVAL SUR SON TITRE

Dans un grand hôtel de Montréal:

Client (s'adressant à un personnage majestueux se tenant près de la porte). — Eh! vous, là-bas, êtes-vous le premier garçon?

Personnage. — J'en remplis les fonctions, mais mon titre est surintendant de la salle à manger.

LES EFFETS DU JEU

Bouléau. — Hello! quelle tête, mon ami, vous avez l'air tout à l'envers.

Rouleau. — Comme vous dites; j'ai passé la nuit à jouer au pocker, et on m'a tellement retourné les poches, que j'en suis tout bouleversé.

UNE SÉRIEUSE OPÉRATION

Madame A. — Ma pauvre amie, comme vous souffrez! enfin, qu'avez-vous?

Madame B. — Je n'en sais rien, et je commence à croire que les médecins ne le sauront qu'après mon autopsie.

Madame A. — Mais, êtes-vous assez forte pour la supporter?

APRÈS LA BATAILLE

Monsieur Pâtemolle (qui a eu quelques paroles vives avec son épouse) — Anastasie, me laisseras-tu partir, ce matin, sans me dire quelques mots agréables?

Anastasie. — Ah! Jean, c'est bien ça (elle l'embrasse). Oublie ce que je t'ai dit; nous avions tort tous les deux. N'oublie pas les souliers du cher bébé; la tonne de charbon; j'oubliais, nous n'avons plus de pommes de terre. Va, mon Jean, reviens de bonne heure, mais avant de partir laisse-moi de l'argent pour l'épicière.

MOTS D'ENFANTS

Maman. — Es-tu mieux, mon enfant?
Petit malade. — Je sais pas; il y a-t-il encore de la gelée de pommes?
Maman. — Non.
Petit malade. — Alors, je crois que je suis guéri.

Maman, (après le jour de l'an). — Tu as reçu beaucoup de cadeaux, il faut envoyer tes vieux jouets aux orphelins; il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir.

Tommie. — C'est ce que je me disais quand tu m'as donné mon huile de ricin, hier.

Madame Voisine. — Où est ta maman, Joe.

Joe. — Il y a deux heures qu'elle est partie chez madame Paul, pour lui dire deux mots.

— Bob, votre maman m'a dit que vous étiez un bon petit garçon et qu'elle espérait que vous feriez un bon sujet.

— Maman se trompe quelquefois; ainsi elle a dit à papa que vous épouseriez ma sœur avant l'été, et il y a déjà un an de cela.

On part en voyage, les malles ont été faites la veille:

Papa. — Tu ne vas pas oser venir avec nous sans être peigné?

Joe. — C'est pas ma faute, papa, tu m'as fait mettre mon peigne et ma brosse dans la malle, hier soir.

Papa. — Et ta brosse à ongles aussi, à ce que je vois?

Joe. — Oui, papa.

Tommie (le petit frère). — Papa, il doit y avoir mis aussi ses prières, parce qu'il ne les a dites ni hier soir, ni ce matin.

— C'est ta fête, hein! mon garçon; quel âge as-tu aujourd'hui?

— Quatre ans, et je suis bien content; j'étais fatigué d'avoir trois ans depuis si longtemps.

Maman. — Tu vois, mon petit Charles, le beau gâteau que j'ai fait pour toi.

Charles. — Pour moi, tout seul?

Maman. — Non, ça te rendrait malade.

Charles. — Alors, c'est comme si j'étais en retenue pendant une partie de la récréation.

INCLUSIVEMENT



Pasteur presbytérien, (se frottant les mains). — Eh bien, ma chère, j'ai fait onze heureux aujourd'hui. J'ai uni cinq couples en mariage.

Elle. — Onze heureux avec cinq couples! Comment comptes-tu cela?

Le pasteur. — Ajoute-moi aux cinq couples; je leur ai pris \$10 par couple.

UN PETIT SOUPER FIN



Madame Smith (à un nouveau domestique chinois).— Mais, imbécile, je vous avais dit d'aller lever les œufs de poule !

Le chinois.—Poules pas pondus. Mé empoter nids... faile bonne soupe.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Guibollard, voyageant en Egypte, reste pensif devant les Pyramides.

—Oh ! s'écrie-t-il tout à coup, quels vandales que ces touristes anglais !

—Qu'avez-vous donc ?

—Eh bien ! dit-il en montrant le sommet, montrez-moi donc les quarante siècles qui y étaient il y a quatre-vingt dix ans, pour contempler l'armée française.

Un émule de Jean Hiroux passe en cour d'assises pour tentative d'assassinat sur sa femme.

Dans le cour de l'instruction, on découvre qu'outre la victime il est très légalement marié à une autre femme qu'il a abandonnée depuis de longues années.

Le président l'interroge.

—Aussi, pour quels motifs vouliez-vous tuer la malheureuse qui avait uni sa destinée à la vôtre ?

—C'était par honnêteté, mon président !... Je voulais ne rendre veuf parce que j'avais honte d'être bigame ?

Leçon d'arithmétique :

—On ne peut additionner ensemble que des choses de même nature. Ainsi on ne peut additionner un mouton et une vache. Cela ne ferait ni deux moutons, ni deux vaches.

—Mais, m'sieur, interrompt un gamin, chez nous on additionne un litre de lait et un litre d'eau, et cela fait cependant deux litres de lait.

Dans une cour d'Assises.

—Accusé, dit le président au prévenu, un vagabond à la mine patibulaire, la Cour, faute de preuves suffisantes, vous acquitte du crime qui vous est imputé.

—Monsieur le président, s'écrie un juré, je demande que l'accusé soit conservé un jour encore sous les verrous... J'ai un bois à traverser, ce soir, pour regagner ma propriété !

Ménage fin de siècle.

La bru, une personne très pieuse, parlant de sa belle-mère qui est très riche :

—Consent-t-elle enfin à nous prêter cette somme ?

Le mari :

—Elle refuse absolument !

Mme de X.... :

—O mon Dieu ! quand donc pourrions-nous dire : " Notre mère qui êtes aux cieux."

Un conférencier, traitant une question d'instruction, avec solennité :

—Vous qui m'écoutez, vous pouvez avoir des enfants. Dans tous les cas, si vous n'en avez pas, vos filles peuvent en avoir.

Un avocat, plaidant dans une affaire d'accident, a commis la phrase suivante :

" Messieurs, la victime sanglante et mutilée, a été abandonnée sans soins pendant une bonne demi-heure."

La victime n'a pas dû la trouver si bonne que cela !

Chez un banquier qui fait une émission, le valet annonce :

—M. Raty !

—Qu'il entre... s'il n'est pas boisé.

Chez l'herboriste :

Un monsieur demande de la poudre insecticide.

—Quelle quantité ? interroge le commerçant.

—Ah ! dame, je ne sais pas, moi !... *Je ne les ai pas comptées !*

Petit jeu des combles.

Le comble ne l'habileté pour un architecte :

Exhausser un.... vœu.

Marie, dix ans, tout en pleurs :

—C'est bien malheureux quand les parents sont pas zustes. Quand ils sont zustes, ils donnent une tape à l'un, une tape à l'autre ; tandis que quand ils sont pas zustes, c'est le même qui a toutes les tapes.

On disait hier devant X.... que le gros B.... courait après l'esprit :

—Je parie pour l'esprit ! s'écria-t-il.

Grande conversation entre Totor et Momo.

—T'as pas de petit frère ?

—Non.

—Pas de petite sœur ?

—Non !

—Alors, qui donc que tu bats ?

Comme ils s'arrangent entre eux, ces bons messieurs de la Chambre !

Un membre de l'extrême gauche, parlant d'un membre de l'extrême droite :

—Ça, c'est un marquis qui enduit sa tête et ses opinions politiques d'une vieille pommade rance datant du règne de Pharamond.

Réplique de l'aristo :

—Un député avancé doit toujours être d'une saleté repoussante, de façon à n'être pas vexé quand on lui dit qu'il change d'opinion comme de chemise.

Pendant l'exposition de 1878, Cham, toujours très caustique, parcourait aux Champs-Élysées l'exhibition de sculpture.

On lui montra plus spécialement un écorché.

—Ah ! voilà, dit-il, la statue d'un des nombreux étrangers qui dînent, en ce moment, dans les restaurants de Paris.

Par suite d'un malheureux hasard, Alexandre Dumas père était, un soir, tombé dans une réunion d'usuriers.

—Moi, disait l'un de ces prêteurs à la petite semaine, je suis pour les principes de 89.

—De 89 pour 100, répliqua vivement l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

Une chose originale,—ce qui est rare.

On nous signale dans la rédaction des lettres de faire part, cette nouveauté assez comique :

" Monsieur Eugène Duperrier a l'honneur de vous faire part de sa naissance, qui a eu lieu avant-hier, mardi, à dix heures du matin. Il se porte à merveille, et madame sa petite maman aussi."

Dans un bureau de rédaction :

Chacun vient de dire son âge,—excepté Alex. Pothey, qui feint de s'absorber dans une lecture attentive.

—Et vous, monsieur Pothey, dit un jeune homme, en quelle année êtes-vous né ?

L'auteur de la *Muette* hésite un peu, puis avec un mouvement d'impatience :

—Eh bien ! mais... je suis né comme tout le monde... *en dix-huit cent vingt !*

Deux individus, assis à une table de jeu, ont une partie corsée.

Tout à coup, l'un d'eux se lève, furieux :

—Monsieur, votre jeu n'est pas régulier ; la partie n'est pas droite !

—Comment, que voulez-vous dire ?

—Je dis que vous êtes un filou !

—Vous me rendrez compte de cette insulte.

—Quand vous voudrez !

Le soi-disant insulté fouille dans ses poches et lance un carton sur la table :

—Voici ma carte !

C'était le roi de carreau ; le malheureux s'était trompé de poches.

La belle-mère à son gendre, qui est en train de se chamailler avec elle :

—Laissez-moi au moins mourir en repos ; vous savez bien que je n'en ai plus pour un mois à vivre !

—Oui ! répond le gendre, on dit ça, et on en a quelquefois... pour six semaines.

Extrait d'un prospectus recommandant un biberon :

" Lorsque l'enfant a fini de téter, il faut le dévisser soigneusement et le mettre dans un endroit frais, par exemple sous une fontaine."

Un parvenu montre à quelques artistes sa collection de tableaux, d'ailleurs admirable :

—Et vous savez, messieurs, tout ça, c'est fait à la main !

On sort de table, après un diner prétentieux, mais insuffisant ; la maîtresse de maison voit bâiller le docteur X, pourtant très aimable :

—Comment, docteur, vous vous ennuyez donc chez nous ?

—M'ennuyer ici ? Dieu non ! Si je bâille, c'est tout bonnement parce j'ai faim.

—Pourquoi ne t'amuses-tu pas comme nous ? lui dit un grand :

—Pas si bête !... Si je m'amusais, je trouverais la récréation trop courte.

Au cours d'O, professeur de mathématiques.

Le professeur.—S'il y a quatre quarts, il y a une unité !...

Un élève.—Oh ! alors, monsieur, il y a plus d'une unité à ce que je trouve !

—Combien trouvez-vous ?

—Je trouve : le quart d'heure, le quart à fond, le quart à biner, le quart net, le quart d'âge, le quart à colle, enfin... le quart quoi !...

Pensée d'un oisiveur :

La pie hoche la queue et pioche avec le bec.

Fin de siècle, conversation par un temps de pluie :

—Que dites-vous de *c'temps laid* ??

—Stanley, dégoutant, mon cher !!

UNE NOUVEAUTÉ



Elle.—Faut que tu viennes avec moi, ce soir, au Théâtre-Royal.

Lui.—Bien fâché, mais j'y suis justement allé hier avec quelques amis.

Elle.—Mais je veux que tu viennes ce soir pour écouter.

LE BERCEAU

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Victor Hugo.

IL A RECULÉ

Il avait le front d'un homme de génie.
Le menton et les sourcils énergiques.
Les cheveux indiquaient l'inspiration et sa
cravate était byronnienne.

Il pouvait avoir vingt-cinq ans ; sa figure était
rasée et ses yeux bleus pétillaient d'intelligence.
Il entra dans l'antichambre des bureaux du
SAMEDI d'un pas déterminé.

Il demanda à notre messager si l'éditeur
était là.

Il y était, il entra.

— Mon nom est Jean L'heureux, dit-il d'une
voix bien timbrée, j'ai obtenu tous mes diplômes.

— Ah ! dit notre éditeur.

— Je désire embrasser la carrière littéraire.

— Heum !

— Je sais qu'il me faut commencer au bas de
l'échelle.

— Je le crois.

— J'ai appris, par un de mes amis que vous
aviez besoin d'un collaborateur pour les questions
et réponses.

— C'est vrai, notre dernier éditeur est en ce
moment dans une chambre capitonnée.

— Capitonnée !

— Oui.

— Où ?

— A Beauport.

— Il est fou ?

— A lier.

— Comment cela lui est-il venu ?

— Oh ! bien simplement. Un correspondant
nous a demandé quelle était la moyenne du nombre
de cheveux qu'on comptait sur la moyenne
des chinois, en annonçant la suppression de son
abonnement si nous ne pouvions répondre à la
question. Voilà.

— Recevez-vous souvent des questions aussi
ridicules ?

NOS CHÉRIS



(Bien accorti.)

Tommié. — Tu sais, papa, il faut que tu me donnes
une piastre par semaine pour mes petites dépenses.

Le papa. — Impossible, mon chéri, c'est trop.

Tommié. — Eh bien ! si tu ne peux pas me le fournir,
je vais être obligé de parler sur les élections pour me le
procurer.

NOS CHÉRIS



Prétendant à la main de la jeune veuve. — Dis-moi ce
que tu as, ma chère.

La petite Nellie. — J'ai mal au cœur.

Le prétendant. — Qu'est-ce qui t'a donné mal au cœur ?

La petite Nellie. — Je ne sais pas ; ça m'a pris quand je
vous ai vu.

— Jeune homme, apprenez que l'abonné n'est
jamais ridicule. Mais tenez, voici le courrier de
ce matin, nous allons l'ouvrir. Vous êtes bien
renseigné, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

— Tant mieux ; parce qu'il vous faudra sou-
vent donner des réponses très compliquées en
quelques minutes. Voyons la première lettre :
" En quelle année a commencé la première
guerre punique ? "

— (Rougissant). Je ne suis pas absolument
sûr de la date en ce moment.

— Alors, passons à une autre : " En quelle
année a été achevé le canal de Lachine ? "

— C'est un fait local qu'il ne doit pas être
difficile de connaître.

— Continuons. " Pourriez-vous me dire la
longueur et la largeur du pont Victoria, le dia-
mètre de l'arche centrale et le nom de l'ouvrier
qui a posé le boulon en or rivé par le Prince de
Galles ? "

— Il me faudra chercher cela.

— " Soyez assez bon de publier dans votre pro-
chain numéro — remarquez, jeune homme, que le
prochain numéro va s'imprimer dans dix minutes
— un remède contre Pèrysipèle, le mal de dents
et le mal de tête combinés ? "

— Mais, je n'ai jamais fait ma médecine.

— (Sévèrement). Un éditeur des " Questions
et réponses " doit tout savoir, tout connaître et
être capable de répondre sur le champ. Tenez,
voici d'autres lettres :

" Quelle est la rue qui passe aujourd'hui sur
le point de Montréal où Jacques-Cartier a dé-
barqué ? "

" Y a-t-il une loi qui empêche de marier la
nièce de sa grand'mère ? "

" Quelle est la dernière mode adoptée pour la
coiffure des jeunes filles de 18 ans et demi ? "

" Quel jour tombait le 6 février 1791 ? "

Voyons, monsieur, répondez.

— Je crois que mes diplômes ne sont pas sulli-
sants et je décline l'honneur d'entrer à la rédac-
tion du SAMEDI.

Et l'homme de génie s'en fut.

CE QUE PEUT LA HAINE

Elle. — Non, Charles, je ne serai jamais qu'une
sœur pour vous.

Lui. — J'ai peur que non. Voyez-vous, made-
moiselle, j'ai déjà cinq sœurs, toutes déjà grandes ;
puis, pour vous dire la vérité, elles vous aiment
peu ; étant d'opinion qu'en vous épousant, je fais
une grave erreur.

Elle. — Alors... vous pouvez faire publier les
bans.

UN EPICIER OUBLIEUX

Epicier. — Vous rappelez-vous avoir reçu cette
caisse d'oranges que vous m'avez commandée ?

Client. — Oh ! très bien.

Epicier. — Moi, je ne me rappelle pas que vous
me l'avez payée.

Client. — Vous n'allez pas me rendre respon-
sable de votre défaut de mémoire. Je me rappelle
ma part de la transaction, à vous de vous sou-
venir de la vôtre. La mémoire est une faculté
particulière qui demande à être cultivée. On
raconte que certains grecs pouvaient réciter
l'Iliade par cœur. Votre serviteur.

LES ROMANS DE LA BOITE AUX
LETTRES

Toute la vie humaine, ses incidents, ses pas-
sions, ses drames, ses joies et ses déceptions
tiennent on peut le dire dans ces petits récep-
tacles qui ne communiquent avec le monde que
par un ouverture de quelques pouces de long.

Il y a quelque temps les journaux racontaient
qu'un jour en France, tout le système postal fut
arrêté pour retrouver une lettre qu'une femme
de la Cour des Tuileries avait écrite dans un
moment de colère, et comme ne l'ayant pas re-
trouvée sur le sol français, on prêta un bâtiment
rapide pour intercepter la lettre à son arrivée au
Mexique, qu'habitait le destinataire.

Dernièrement un homme de bonne apparence
entraîna tout égaré dans un bureau de poste d'une
des villes de l'Ontario, demandant qu'on lui re-
mit deux lettres qu'il venait de jeter dans la
boîte. Il craignait de s'être trompé d'adresse, or
ces lettres étaient adressées à deux grandes mai-
sons de commerce et de leur bonne directions
dépendait tout l'avenir de celui qui les avait
écrites.

Une autre fois, dans une autre ville, c'était
une jeune fille qui demandait le retour de deux
lettres. Répondant à la fois à deux prétendants,
elle craignait de s'être trompée et d'avoir adressé
le oui dans l'enveloppe de celui à qu'elle disent
non, et vice versa.

Un jour c'était toute une famille éplorée :
père, mère, frère, sœur, qui envahissait le bu-
reau d'un maître de poste, lui expliquant que la
jeune fille de la maison venait d'envoyer une
lettre de rupture à un jeune fabricant dont on
avait appris la déconfiture la veille ; mais que
depuis que la lettre avait été déposée dans la
boîte on avait été informé que ce n'était pas
vrai.

Mais, hélas ! tout fut en vain, la règle étant
formelle et absolue, une lettre mise à la boîte
appartenant dès ce moment à celui à qui elle est
destinée.

EN MINORITÉ



Maitress de maison à son domestique. — Antoine, je
n'ai pas trouvé le thé aussi bon que de coutume.

Antoine. — Faut que madame ne soit pas bien. J'en ai
bu, la cuisinière en a bu, son cousin Colas, les deux
hommes de police, le cocher d'à côté en ont bu, et nous
l'avons tous trouvé délicieux.

PAS LA MEME MISE DE FONDS



Vieille cuisinière à la nouvelle servante. — Quant aux pourboires et aux petits cadeaux, nous mettrons cela en commun et nous diviserons tous les trois mois.
Jeune servante. — Merci, j'aime mieux courir machame.

UN INCREDULE

Elle. — Alors, vous ne croyez à rien ?
Lui. — Je crois à ce que je puis comprendre.
Elle. — Oh ! alors, cela revient au même.

EN POLITIQUE

— Mais supposez que votre parti vous jette par dessus bord.
— J'aurai encore assez de forces pour nager jusqu'à l'autre côté.

DES DIFFERENTS GOUVERNEMENTS

Un élève de l'école... a écrit sur les "Gouvernements" la composition suivante :
"Nos pères et nos mères seraient surpris s'ils savaient que nos livres nous apprennent qu'il y a plusieurs espèces de gouvernement ; j'en ai compté cinq ou six.
"En Perse le gouvernement est un Shah, que le peuple appelle un despote ; si nos pères et nos mères savaient tout ce qu'il fait, ils diraient que le peuple a raison. Ainsi quand un homme lui déplait, le Shah dit : "Coupez-lui la tête," et la police la lui coupe.
"Mais quand ce Shah qui croit qu'il est un roi, vient en Angleterre, il ne peut pas le faire. Ma maman qui l'a vu une fois m'a dit qu'il était obligé de bien se conduire à Londres, qu'il ne veuille ou non. Ça prouve que les gouvernements ne peuvent pas voyager.
"En France, ils n'ont pas de Shah, ni de roi. Ils choisissent un homme pour leur gouvernement, et ils l'appellent président.
"Je ne comprends pas comment un président peut être un gouvernement, papa est président de beaucoup de choses, et maman lui disait l'autre jour, quand il est rentré tard, qu'il ne savait pas même se gouverner.
"Du reste nos livres nous disent à propos de la France bien des choses que je ne peux pas croire. Dans ce pays là les hommes aiment tant les gouvernements qu'ils en changent à chaque instant ; ils en ont eu plus que tous les autres pays ; quelquefois plusieurs à la fois.
"Napoléon a été un gouvernement. Mais ils en ont eu d'autres. Cette année c'est un président ; ces présidents ont de drôle de noms, pas

comme ceux des gouvernements des autres pays ; mais enfin ce ne sont ni des rois ni des despotes.
"J'ai lu dans un journal français que le président de cette année était en bois, qu'on l'appelaient Barbe-en-ébène, et qu'il n'était devenu gouvernement qu'après avoir tué son ennemi le général Barbe-en-zinc.
"En Angleterre il y a une reine, qui ne peut rien faire que ce qu'on lui fait faire. Il y a plus de cinquante ans qu'elle est gouvernement, et malgré cela elle est bien conservée.
"Aucune personne ne peut entrer dans la Chambre des Communes à moins qu'elle ne sache faire les lois. Mais la reine n'a pas confiance et elle lit ce que ces personnes font avant de signer les lois.
"Ces Communes se divisent en conservateurs et libéraux qui cherchent toujours à se faire des niches les uns les autres.
"Ils se disputent quelquefois dans leur Chambre ; vous l'apprenez en sortant de l'école par les placards des journaux, et si vous n'avez pas vu les placards, vous l'apprenez le soir, parce que tous les amis de votre papa, viennent le voir pour se disputer avec lui."
Nous regrettons que notre jeune collaborateur n'ait pas continué sa dissertation sur les "Gouvernements," nous le regrettons d'autant plus qu'il s'arrête au moment où il devenait très intéressant.

GUERRE MARITIME

Madame Petitspart (tenant une pension à 83.00). — Monsieur Leclerc, croyez-vous que les poissons aient été surpris quand on a lancé le premier steamer ?
Monsieur Leclerc (hésitant devant sa portion de poisson). — Je ne saurais le dire, madame, mais pourquoi cette question ?
Madame Petitspart. — Je pensais que vous désiriez avoir la solution de ce problème, à voir la curieuse manière dont vous regardez le poisson qui est devant vous.
Monsieur Leclerc. — Hélas ! madame, j'en ai eu, en effet, l'idée, mais j'y ai renoncé en apercevant que cet infortuné avait quitté son élément longtemps avant l'invention de la vapeur.

UN PROVERBE EXPERIMENTE

Bernard. — Rappelle-toi que "l'honnêteté est la meilleure des politiques."
Patrice. — Qu'est-ce que tu en sais ?
Bernard. — J'ai essayé toutes les autres et elles ne m'ont pas réussi.

UNE NUIT DE GRAND FROID



Madame Piedglace. — Qu'est-ce que tu fais donc là, Edouard ?
Monsieur Piedglace. — Bien que ce clou-là. Je veux m'assurer ma part de couvertures, ce soir.

CHOIX ENNUYEUX



(En soirée.)

Maîtresse de maison. — Du thé ou du café, monsieur Rincecalot.
Rincecalot. (abasourdi). — Du br... br... café, s'il vous plaît.

UNE FAUSSE ALARME

Prétendant (timide). — Je désire... je voudrais vous... pourriez-vous me permettre...
Papa. — C'est pas tout ça, jeune homme, qu'est-ce que vous voulez ?
Prétendant. — La... main de votre fille.
Papa. — En voilà une affaire ! à vous entendre, patauger comme ça, je croyais que vous alliez m'emprunter de l'argent. La main de ma fille, certainement, mon ami ! mais vous savez, quand ce sera pour de l'argent, il me faudra des garanties.

JUSTICE POUR TOUS

Juge. — Vous êtes accusé d'avoir assailli cet homme et de lui avoir noirci les yeux.
Accusé (un monsieur !). — Votre honneur, ma femme a perdu un charmant petit chien et j'ai attrapé cet individu alors qu'il le ramenait, je...
Juge. — Acquitté ! Quand à vous, qui avez volé ce chien, la première fois que cela vous arrivera et que vous ramènerez votre victime, vous aurez six mois.

CE QUE ELLES N'AVOIENT PAS

Quels que soient leur âge, leur franchise, leur honnêteté et leur rang, il y a une douzaine de choses que les femmes n'avoient jamais. Ce sont :
Que leurs corsets sont trop serrés.
Que leurs chaussures sont trop petites.
Qu'elles se sont fatiguées à un bal.
Qu'elles emploient à leur toilette autre chose que de la simple poudre de riz.
Qu'elles consacrent beaucoup de temps à s'habiller.
Qu'elles vous ont fait attendre.
Qu'elles rougissent quand on mentionne un certain nom devant elles.
Qu'elles disent ce qu'elles ne pensent pas.
Qu'elles ne détestent pas un peu de scandale.
Qu'elles ont été ou sont coquettes.
Qu'elles ne peuvent pas garder un secret.
Qu'elles ont aidé leurs maris à faire la demande.

TALENT INAPPRECIÉ

Maman. — Violette a une voix délicieuse, nous devrions l'envoyer la cultiver à l'étranger.
Papa. — Certainement ; n'importe où, pourvu que ce ne soit pas à la maison.

DEVOTION INTERMITTENTE



M. Alfred. — Comme il va peu de monde à la messe ici !

Delle Maud. — D'habitude, c'est rempli ; mais voyez-vous, dimanche dernier on avait annoncé une quête pour aujourd'hui.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

I

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES.

Le capitaine D'Geauma R'Tino qui commande le corps militaire le mieux discipliné de cette ville, avait imposé à sa compagnie jusqu'au respect absolu des basses cours.

Or, un soir de l'été dernier, le capitaine, revenant d'un exercice, à l'oreille frappée par un bruit guttural, qu'il reconnaît aussitôt pour le dernier soupir d'une dinde étranglée par une main expérimentée.

Il avance et aperçoit son lieutenant Phlave Hienroie en train de glisser le corps du délit dans sa sabretache.

— Lieutenant, s'écria-t-il, avancez à l'ordre.

— Me voici, mon capitaine, dit celui-ci, en saluant d'une main et en mettant l'autre sur la tête de sa victime.

— Pourquoi avez-vous tordu le cou à cette dinde ?

— Mon capitaine, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent... Et vous savez que quand il s'agit de faire respecter l'uniforme que nous portons...

Le capitaine se mord les lèvres pour réprimer un violent éclat de rire.

— Allons, passe pour cette fois, mais n'y revenez plus, lieutenant !

— Mon capitaine...

— Désormais, lieutenant, quand vous rencontrerez des dindes, je vous ordonne de baisser les yeux.

* *

Un facteur du quartier St-Sauveur, à Québec, chargé de distribuer les lettres à domicile, se rend chez Marchedrette, un célibataire, riche, qui habite une maison isolée, et qui a la bonne idée de ne pas garder de domestiques.

Marchedrette, parti pour aller puiser de l'eau, est tombé dans une profonde citerne depuis la veille ; il a de l'eau jusqu'à la ceinture et ne peut pas remonter.

Le facteur qui l'a en vain cherché dans son logis, entend ses cris et vient jusqu'au bord de la citerne.

— Tiens ! vous êtes-là ! dit-il en l'apercevant, voilà vos lettres et votre journal.

Et ce disant il jette un paquet dans le trou et va continuer sa tournée.

* *

A tort ou à raison, les gens pressés se plaignent que le train de Sherbrooke est quelquefois d'une lenteur désespérante.

On nous rapporte que dernièrement, à l'arrivée des chars à Lévis, le conducteur aborde un voyageur âgé de plus de 40 ans et lui demande, suivant l'habitude, son billet de passage.

Notre homme ne se fait pas prier et le lui passe.

— Mais, dit le conducteur, ce billet n'est pas pour vous ; c'est un billet pour enfant.

— C'est vrai, réplique le voyageur, mais j'étais jeune aussi quand je l'ai acheté ; pensez-vous qu'on a pas le temps de vieillir de Sherbrooke jusqu'ici !

La rumeur ne dit pas si le conducteur fut convaincu.

* *

Deux jeunes gens, l'un de Lévis et l'autre de Québec, se promenaient ensemble Dimanche dernier, dans une rue de cette dernière ville.

Chacun vantait sa place respective sur l'originalité de certains personnages.

— Par ici, dit celui de Québec, je connais un homme qui bégaye tellement, que lorsqu'il veut dire un mot, il est obligé de gesticuler pendant trois heures avant de parvenir à le prononcer.

— !!!

— ???

— Chez nous, dit l'autre, nous avons encore mieux que cela. Imaginez-vous qu'il existe à Lévis, un personnage qui parle tellement gras, que défense sévère lui a été faite par les autorités ecclésiastiques, de parler le Vendredi.

— !!!

* *

L'ambition, qui n'aveuglait autrefois que les grands, a fini par gagner les masses inférieures et tourne la tête aux intelligences les plus primitives.

Voici ce que nous lisons depuis quelques jours dans un journal.

Essarpe, 42 ans, ancien négociant, excellents certificats, sachant vendre et acheter, désire une place. Au besoin il se chargera de repasser et froter.

Conditions faciles.

S'adresser au No... Rue... etc.

* *

Tout vient avec le temps.

Les habitants de la paroisse de St Magloire sont venus dernièrement, se plaindre à un fondeur, de ce que la cloche qu'il leur avait vendue, n'avait presque pas de son.

— Faites-là toujours monter dans votre clocher, répondit le fondeur, vous verrez qu'elle parlera bien avec l'âge.

AGUE ERAITE.

Lévis, Février 1891.

II

RAMASSIS-RAMASSAS

M. et Mme Prudhomme nous feront toujours rire.

Joseph va marier sa fille à un mécanicien de chemin de fer.

— Votre futur gendre a une position très dangereuse, lui fait observer quelqu'un.

— C'est vrai, dit le père en se rengorgeant, mais il mène toujours un certain-train.

* *

La femme d'un paysan fermait sa cave le dimanche pour empêcher qu'il ne s'enivrât pendant les offices.

Hier, n'y pouvant tenir, le marié démonte la serrure dès que sa femme est sortie pour se rendre à la messe, boit à franchises lippées et se présente à l'église légèrement énu.

— Femme, dit-il à sa moitié, as-tu la clef de la cave ?

— Oui, dit-elle.

— Eh bien, voici la serrure, tu peux l'y mettre tout de suite.

* *

Dimanche, le sonneur de la paroisse de X... faisait retentir les airs d'un carillon dont la nœ-

sure n'était pas irréprochable, grâce à quelques verres de trop.

Pierre qui se trouvait là, s'approche du brave homme, et lui dit avec cette suffisance que tout le monde lui connaît :

— Eh ! vieux, vous sonnez très mal.

— Qu'est-ce que ça vous fait à vous, vous êtes donc maçon ?

— Moi ? Non.

— Eh bien ! alors, pourquoi vous occupez-vous de ma sonnerie !

* *

Un médecin qui demeurait autrefois dans le Beaver Hall disait un jour : "Je suis harassé ; je viens de voir un malade au bout du faubourg Québec, un autre près des Tanneries et un troisième au village St Jean-Baptiste.

— Mais, docteur, lui répondit-on, à voir comme vous parcourez Montréal, tous vos malades sont donc à l'extrémité ?

* *

Un tendre époux ayant perdu sa femme, envoya le télégramme suivant à son ami : "Cher ami, ma femme bien-aimée vient de mourir. La perte est complètement couverte par l'assurance."

* *

Une épitaphe copiée au cimetière de Z...

Chère épouse !

En te rémissant dans ce tombeau à ton père et à ta mère, tous mes vœux sont accomplis.

* *

Un homme de chantier écrivant son nom sur le registre d'un hôtel du haut de la Gatineau, vit une punaise qui marchait tranquillement sur la feuille.

— Oh ! par exemple, s'écria-t-il, voici qui bat quatre as. Je connaissais les puces d'Omaha ; les punaises de Cincinnati, les araignées de Kansas City, la vermine de Fort Scott, mais dans aucune de ces endroits, je n'ai encore vu les punaises venir avec tant d'empressement regarder sur le registre de l'hôtel le numéro de la chambre où je dois coucher.

* *

Pour finir.

On lit dans une des colonnes d'annonces d'un grand journal :

"On demande une bonne aimant les enfants de 18 à 20 ans.

Inutile de se présenter si l'on n'a de bonnes recommandations. S'adresser, etc."

S. A. C. A. MUSANT.

Ottawa, février 1891.

PLAISIR PARTAGÉ

Charles. — Je vous aime, Hélène.

Hélène. — Quel bonheur ! et comme votre ami Edmond que j'épouse après-demain va être content !

INNOCENCE ÉCLATANTE



Le magistrat. — Vous avez entendu la témoin ; vous êtes accusé de lui avoir volé son portefeuille qui contenait quatre piastres.

Le prisonnier. — C'est une fichue menteuse. D'abord, vous savez bien que je ne l'ai pas volé, ce portemonnaie. Puis, la preuve que vous ne pouvez pas la croire sous serment, c'est qu'il n'y avait que deux piastres et denie dedans

UN APPETIT DELICAT



Tramp. — Vous mangez de cette Louette-là ?
 Dame charitable. — Mais oui, tous les jours. Est-ce que ce n'est pas assez bon pour vous ?
 Tramp. — Je ne pense pas. C'est bon pour des gens qui sont obligés de travailler : mais, moi, je voyage pour mon plaisir.

LA MAISON DE L'HOMME HEUREUX

CONTE PERSAN

Abdul-Khan, illustre chef qui vivait en Perse il y a quelque cent ans, malgré les richesses qu'il possédait et la gloire que six batailles heureuses avait attaché à son nom, n'était pas heureux.

Son esprit chagrin et inquiet lui faisait rechercher sans cesse le je ne sais quoi qui lui manquait, en quoi il consistait. Un soir qu'il se promenait fort enragé suivant son habitude, dans les magnifiques jardins de son palais d'Ispahan, comme il s'était machinalement assis sur un banc de marbre, dans un bosquet de jasmins en fleurs; une lumineuse apparition se dressa soudain devant lui. Un Génie, revêtu de blancs habits étincelants de lumière, étendit le bras lui dit :

Abdul, tu es riche, couvert de gloire et, jeune encore, ayant tout ce qu'il faut pour être heureux, tu ne l'es pas. Comme tu es juste, humain et charitable, je veux t'accorder ce qui te manque ; le bonheur.

Pour cela, il faut te mettre en route à la recherche de l'homme heureux qui existe quelque part dans le vaste empire du Shah ton maître.

Quand tu l'aura trouvé, tu lui achèteras sa maison et tu vivras heureux comme lui et sans que rien ne vienne, à l'avenir, ternir ton bonheur, vas, pars de suite...

Et le Génie disparut.

Abdul-Khan ne sachant au juste s'il avait rêvé ou réellement entendu les paroles du Génie, s'éloigna, resta dans ses appartements et, le lendemain, ayant demandé et obtenu du Shah la permission d'entreprendre un long voyage, il quitta Ispahan, suivi seulement de son fidèle serviteur Azzez et partit à l'aventure, ne sachant trop comment trouver l'homme heureux que lui avait indiqué le bon génie. Il vit bien des villes, des châteaux, des villas splendides ; il s'informa soigneusement à chacun de ceux qu'il rencontra et partout, la réponse fut négative, à peu de chose près. Au propriétaire d'un vaste et beau château, dont la magnificence l'avait frappé, il demanda s'il était heureux et le châtelain lui répondit :

Etranger, où as-tu vu dans tes voyages un être complètement heureux. Je suis riche il est vrai, mais je suis seul pour jouir de mes richesses ; j'avais une femme aimée, de beaux enfants qui faisaient ma joie ; hélas le Seigneur me les a pris et ma richesse est moins à mes yeux, que la joie du dernier de mes valets qui, en rentrant chez lui, trouve une famille qu'il aime et dont il est aimé !

Abdul Khan, rencontrant plus tard un riche marchand, dont les nombreux vaisseaux couraient les mers, lui adressa la même question, et le marchand répondit :

—Moi, je ne suis pas heureux ! Je suis riche, mais ma fortune est à la merci d'une tempête qui peut engloutir mes vaisseaux ou d'une guerre qui peut anéantir mon crédit.

Je n'ai pas le repos que je goûterais si bien après tant de soins pour acquérir les richesses que je possède.

Mon fils unique, qui devrait me seconder dans mes affaires, ne pense qu'à traîner une vie de désordre, avec des compagnons de la pire espèce ; il désire ma mort et cela suffit à empoisonner mon existence.

Abdul-Khan consola de son mieux le pauvre marchand et poursuivit sa route.

Il interrogea tour à tour un grand artiste dont les œuvres étaient payées au poids de l'or ; un tribun célèbre qui traînait à sa suite un cortège d'administrateurs ; un tragédien que la foule acclamait.

L'artiste lui répondit qu'il avait des envieux ; que ses œuvres, mêmes les meilleures, étaient outrageusement critiquées et, qu'au concert de louanges qui lui étaient adressés, répondaient les sifflets de ses ennemis.

Le tribun se plaignit des journalistes qui le harcèlaient et ne lui laissaient aucun repos, et l'acteur avoua que son bonheur était loin d'être complet, parce que, s'il était acclamé, le public idolâtrait également un rival qui ne le valait pas.

Enfin, de ville en ville, Abdul-Khan se promena un an, interrogeant toujours et ne trouvant jamais l'homme heureux qu'il cherchait.

Fatigué de ce voyage, sans résultats, se demandant si le Génie ne s'était pas moqué de lui, ou s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve ; il revint à Ispahan plus ennuyé que jamais. Comme il allait attendre une des portes de la ville, il rencontra sur sa route un pauvre hère, revêtu d'un mauvais caftan et dont le turban était tout déchiré. Cet homme poussait devant lui un âne étique, chargé d'outres d'eau fraîche et il chantant à tue tête.

Eh l'ami ! lui cria Abdul-Khan en lui jetant une pièce d'or ; suspends un moment ta course et ramasses ce dinar ; il est à toi, si tu veux me dire pourquoi tu chantes si fort ? Seigneur, répondit le pauvre homme, en arrêtant son âne et en saluant respectueusement Abdul, je chante parce que je suis content.

Et chantes-tu tous les jours ainsi, interrogea Abdul ?—Tous les jours que le Seigneur éclaire ; depuis l'aube jusqu'au soleil couchant, je chante joyeusement, n'interrompant mes chansons que pour répondre à la voix du muezzin quand il invite les croyants à la prière.

Je suis pauvre, mais je gagne à peu près ce qu'il me faut pour subsister. Du reste, un morceau de pastique et de l'eau fraîche avec quelques dattes, voilà mon ordinaire.

Mon âne est frugal comme moi, et il trouve sur la route de quoi se satisfaire ; je n'ai ni femme ni enfants, partant pas de soucis ; je n'ai ni créanciers ni ennemis ; je crains Dieu et vis honnêtement ; je ne demande rien de plus, et suis parfaitement heureux !

—Tu es un sage, s'écria Abdul transporté de

ABSOLUMENT RECOMMANDÉ



Cliente.—Quel est ce plat, garçon ?
 Le garçon.—Il est superbe, j'en mange moi-même

MAUVAISE CONSCIENCE



Baptiste, qui n'a jamais eu cette manière de quitter l'église, s'imagina qu'on venait lui reprocher sa chique.—Pas la peine, allez ; je puis être deux heures sans cracher.

joie, et, puisque le ciel nous a fait nous rencontrer pour ton bonheur et le mien, prends cette bourse ; elle contient 500 deniers et, aussi pauvre, aussi chétive que soit la maison que tu habites, je te l'achète ; voici les arrhes, demain tu joueras à mon palais et on t'en donnera dix fois plus, et je serai encore ton obligé.

—Hélas ! seigneur, répondit le pauvre homme, je ne puis prendre cette bourse, car je ne puis rien vous donner en échange. Mon âne et moi, nous couchons en plein air !

L'homme heureux n'avait pas de maison

L. PERRON.

THEATRE ROYAL

La meilleure production de variétés qui ait été donnée, pendant cette saison au Royal, est incontestablement le vaudeville de Reilly et Woods qui fait les délices du public cette semaine. Du commencement à la fin, l'auditoire nombreux y a trouvé de l'intérêt. Chaque acteur est artiste dans sa ligne spéciale.



Le programme s'ouvre par Ryan et Watson qui nous font entendre de bonnes chansons. Ils sont suivis de Barber, fameux bicycliste.

La comédie "Insanity" a été bien rendue par O'Brien et Redding, et Miss Flora Moore peut être surnommée la comédienne favorite de l'Amérique. D'autres acteurs se distinguent dans leurs lignes respectives soit comme acrobates, etc., etc. Une autre représentation qui a étonné l'auditoire est celle des chats qui marchent sur une corde tendue et sur laquelle des rats sont assis et jamais les chats n'essaient de molester leurs ennemis.

Deux chats représentant J. L. Sullivan et Jake Kilrain engagent un combat à coups de poings des plus intéressants. Il y a trois reprises. La pièce se termine par la comédie : "The Mystic Order of the Undertakers." Les deux principaux rôles sont eux représentés par Pat Reilly et Frank Byron. Ce théâtre a eu salle comble à toutes les représentations.

Il en sera de même aux séances de samedi après-midi et samedi soir.

La semaine prochaine on jouera au Royal "Irishman's Love," qui est d'un grand intérêt.

L'ŒUF DE BOURRIQUE



Et ! c'est encore à Jan Janet des Baumettes qu'ils firent croire que les pigeons tettaient et que, tout le beau mois d'août, au marché de Cavaillon, on vendait des œufs de bourrique ! d'où sortaient, à l'éclosion, des bourriquets, des bourriquettes.

— Nous mettrons couver, se dit Jan-Janet. Et j'aurai un âne, un amour d'âne. Un âne de plus ne fera pas mal dans la ferme.

Le voilà parti pour Cavaillon.

Aussitôt arrivé, Jan-Janet se met en quête d'un débitant d'œufs de bourrique.

Il entra d'abord chez un apothicaire.

— Brave monsieur, excusez si je me trompe...

Ne vendriez-vous pas des œufs de bourrique, par hasard ?

— Si, mais il faut les traire. Ce sera bientôt fait...

— Nous ne nous entendons pas, monsieur : je vous demande un œuf de bourrique...

— Un... ?

— Un œuf de bourrique. Êtes-vous sourd ?

— Ah !... j'y suis... Mon Dieu, je les ai tous écoulés, pauvre ami. J'en attends. Si vous n'étiez pas trop pressé, probablement qu'avant trois jours...

— Et combien ça se vend-il ?

— Des fois plus, des fois moins. C'est selon la qualité.

— Va bien, bonsoir, et grand merci. Excusez si je me trompe...

Et il file. En filant, il rencontre une femme qui criait par les rues : " Oh les beaux œufs, achetez mes œufs ! "

— Bonne femme, lui dit Jan-Janet... Excusez si je me trompe... Vous, qui vendez des œufs, ne connaissez-vous pas, par ici, quelque marchand d'œufs de bourrique ?

— De ?...

— D'œufs de bourrique.

— Oh ! mon bel innocent !... vous voulez des œufs de bourrique ?... Vous êtes en ville pourvue... Tenez, allez tout droit. Quand vous serez au bout de la rue, là haut—près de la boutique du savetier—vous tournerez à main droite, puis à main gauche, puis à main droite... et vous demanderez.

Jan-Janet alla tout droit, vira, tourna... tourna encore, et se trouva juste devant la maison de Cougourdan, lequel, tranquillement, en fumait une sur le pas de sa porte.

— Brave homme, excusez si je me trompe, vous ne connaissez pas, par hasard, quelque marchand d'œufs de bourrique ?

Et Cougourdan, qui est un farceur, et qui fait en gros le négoce des melons :

— Vous tombez à pic. C'est moi qui tiens ce qu'il y a de mieux en ce genre. On fait les œufs ici même sous mes yeux. Et, croyez-m'en, je sais ce qu'ils tiennent et ce qu'ils valent. Je ne donnerais pas pour cent louis la bourrique qui me les pond ! Pas un de raté... Ah ! Il en est sorti des ânes de cette bourrique. Et, ma foi ! il en sortirait un beau si, quand vous sortirez... vous emportiez l'œuf que je vais vous offrir. Entrez ! on choisit sur le tas.

Cougourdan empoigne un de ces gros melons blancs et lisses que vous savez.

— Tenez, voici ce qu'il vous faut. Pour peu que vous soyez fin couveur, il éclosa vite. Deux jours et deux nuits suffiront. Vous le coucherez avec vous : votre chaleur naturelle vous donnera un âne, monsieur, un âne qui aura l'œil vif et le poil luisant... C'est moi qui vous l'affirme.

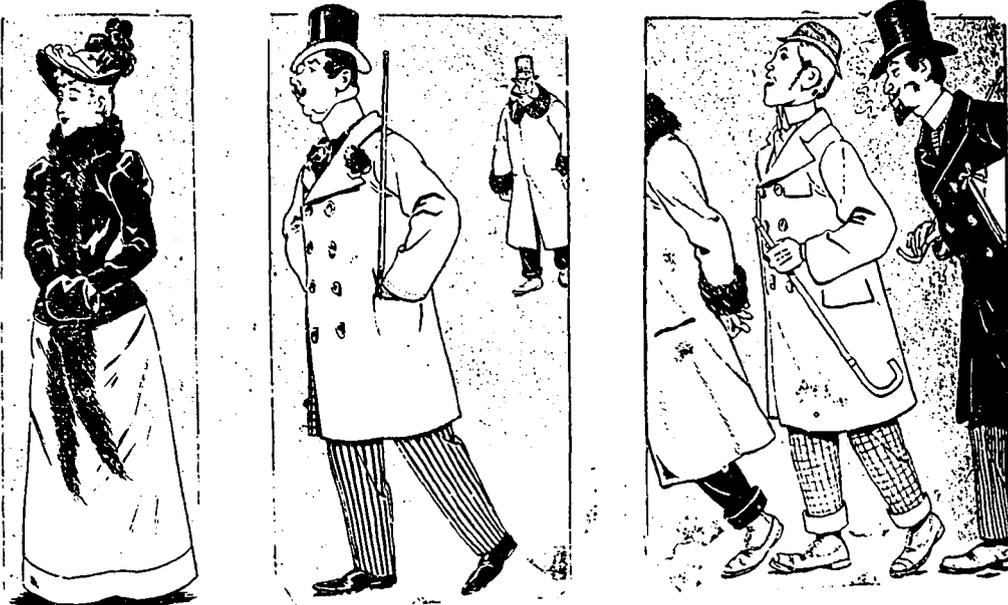
— Et le prix ?

— Pour vous, ce sera six francs, au plus juste. Mais ne marchandons pas, les longues paroles font les jours courts... Donnez-moi cinq francs, et qu'il n'en soit plus question. Je veux que vous reveniez me voir... Vous prendrez garde à ne pas le casser, et le tiendrez toujours bien chaud.

— Suffit ! Bonsoir ! Vous êtes un brave homme. Excusez si je me trompe.

Et Jan-Janet prit l'œuf, paya, alla mettre le

BATTUS SUR TOUTE LA LIGNE



Cristi ! La belle fille !

Sti ! La belle fille !



— Si mademoiselle désirait...

— Si mademoiselle voulait...

Si madem...

— Si mam'zelle.

bât à sa bête, monta dessus et partit pour les Baumettes, serrant de la main sur son cœur l'œuf précieux, et de l'autre tenant la bride de son âne. *Ja ! i !...* — Sera-ce un âne, se disait-il, ou bien une bourrique ? Il m'a dit que ce serait un âne... Après tout, si c'est une bourrique, elle nous fera des œufs, et les œufs de bourrique ne se vendent pas mal, à ce que je vois.

Et *ja ! i !...*

Une petite heure avant Cavaillon, à la grande descente qu'il y a par là, pas loin de la croix de bois, l'âne fut pris de je ne sais quelle fantaisie. Peut-être eut-il peur de l'ombre de sa queue... Et rue que tu rueras ! Il gambadait comme un cabri, si bien que Jan-Janet tomba de l'âne... Quelle culbute, mes amis ! Heureusement il tomba sur le derrière. Tout va bien.

— Et l'œuf ? me direz-vous.

Ai ! ai ! ai ! L'œuf roule et va se fracasser contre un bute-roue, au pied d'un buisson. Et ne va-t-il pas se trouver qu'au pied du buisson, il y avait un levreau ! Le levreau, effrayé, part comme le vent... Jan-Janet, qui se ramassait, voit le levreau courir, voit ses longues oreilles.

— Ah ! malheur, s'écrie-t-il, c'était du fameux ! Le joli petit âne, et comme il trotte ! Si, au moins, il savait le chemin de notre écurie !... Gueusard de sort ! on me le volera !... Mes beaux cinq francs perdus !

Allons ! puisqu'il le faut, retournons à Cavaillon. Et Janet enfourche son âne, tourne bride et va de nouveau trouver Cougourdan pour acheter un deuxième œuf.

J. ROUMANILLE.

PINCÉE DE CONSEILS

SOINS DE LA CHEVELURE

Pour enlever les pellicules du cuir chevelu et en même temps entretenir la vitalité du cheveu, rien ne vaut les frictions d'alcool en esprit. Si les cheveux sont devenus rares, on pourra, pour exciter leur pousse, ajouter à l'alcool un dixième de son poids d'acide salicylique.

On parfamera à volonté avec quelques gouttes d'essence de rose ou de bergamote.

PROCÉDÉ POUR ENLEVER LES TACHES DE BOUGIE

Un procédé très simple : à l'aide d'un canif, enlever le plus gros de la tache, puis traiter par de l'alcool pur. Le procédé réussit très bien pour la bougie, car l'acide stéarique est soluble dans l'alcool.

CONSERVATION DES FLEURS

Choisissez du sable assez fin. Passez-le à un crible assez large pour n'en séparer que les parties grossières, et ensuite à travers un tamis de soie plus serré pour l'avoir bien égal et bien fin. Jetez-le après cela dans l'eau et lavez-le jusqu'à ce que l'eau qui aura passé dessus en sorte bien nette. Cette opération faite, on enlèvera toutes les parties terreuses ou argileuses qu'il pourrait contenir. On fait ensuite sécher le sable au soleil (autrement dit, employez un sable siliceux, sec, bien fin et très pur).

Prenez ensuite les plus belles fleurs que vous



III
Mademoiselle X... (l'air). Communiquez aux autres.



IV
Les rentredis, ce n'est jamais chanceux.

voulez conserver ; mettez-les dans des boîtes de carton ou de fer-blanc, assez évasés pour qu'on puisse ranger les fleurs avec la main, et assez hautes pour pouvoir surpasser les fleurs de quelques pouces. Remplissez-les de sable jusqu'à la hauteur de la fleur, puis, avec un poudrier, faites entrer le sable dans l'intérieur de la fleur et tout autour des pétales, de façon qu'ils ne soient pas dérangés de leur position naturelle, que la surface concave soit bien remplie de sable et que la convexe en soit couverte sans y laisser aucun vide. Mettez une couche de sable de six lignes au dessus des fleurs ; enfin couvrez le tout d'un papier percé de petits trous, et exposez les boîtes à l'ardeur du soleil dans l'été, ou dans une étuve ou un four dont on aura retiré le pain.

Au bout de trois ou quatre jours de soleil, retirez les fleurs, et vous les trouverez bien desséchées, et conservant presque tout l'éclat de leurs couleurs naturelles.

Pour bien réussir, il faut observer trois choses principales : bien choisir et bien préparer le sable, entretenir un degré de chaleur égal et soutenu le plus que l'on peut, et arranger les fleurs dans les boîtes dans la forme la plus naturelle.

TRAITEMENT DES PLANTES

Les plantes enfermées dans les appartements, celles qui ornent les chapelles, souffrent souvent de leur captivité : le meilleur remède qui leur convient est le grand air ; mais il n'est pas tou-

jours possible de le leur accorder et souvent il ne suffit pas à les rétablir.

Dans tous les cas elles se trouveront très bien d'arrosages faits avec une solution de sel ammoniac et de carbonate de chaux par parties égales dans l'eau ; la solution doit être assez étendue pour n'être que légèrement alcaline.

UNE POIGNEE DE BONNS AVIS

Si vous sentez des petits picotements dans le nez et dans la gorge, faites infuser dans l'eau bouillante une bonne poignée d'anis vert. Prenez un plein gobelet de cette infusion le matin, à jeun, dispensez-vous, en été, de manger des framboises et en général tous les fruits rouges : ils contiennent presque tous des petits vers.

L'insuffisance de l'éclairage est très nuisible à la vue, elle oblige à rapprocher les yeux des objets que l'on veut distinguer, ce qui amène la myopie. C'est ainsi que la vue s'altère dans les habitations mal éclairées par le soleil, tels que les arrière-boutiques et les entresols. La même chose arrive lorsqu'on travaille au crépuscule.

Le danger d'une lumière trop faible est surtout à craindre avec l'éclairage artificiel. Il ne suffit pas que l'appareil produise assez de lumière ; il est nécessaire que cette lumière ne vienne pas de loin.

Les lampes et les becs de gaz suspendus aux plafonds sont extrêmement nuisibles à la vue, parce que leur lumière se trouve à une trop gran-

de distance de la table où l'on travaille. C'est à cette disposition malsaine qu'est due la fréquence de la myopie dans la plupart des écoles. Il faut que la lumière vienne de près ; on doit la rapprocher de soi et la placer sur la table où l'on travaille.

Une lumière d'une faible intensité venant de très près est meilleure pour la vue qu'une lumière forte venant de loin.

L'OUÏE DES VIEILLARDS

Le docteur Lapolini, de Milan, vient de faire une découverte de la plus haute importance. On sait que l'ouïe diminue avec l'âge avancé. Le tympan devient épais et les vibrations de l'air n'ont plus d'action sur lui. Or, il paraît qu'en touchant de temps en temps cette membrane avec une solution oléagineuse d'huile phosphorée, on peut rendre à la membrane son élasticité primitive. De plus, la circulation devient plus active et la membrane recouvre sa transparence.

LE GRUAU D'AVOÏNE

Son rôle important dans l'alimentation.

On savait depuis longtemps que l'avoine jouissait de puissantes propriétés alimentaires, et pourtant elle éprouve des retards incompréhensibles pour entrer dans les usages journaliers de la table. Et pourquoi ? Ce n'est pas que la farine de cette céréale n'ait pas été suffisamment vantée par des hommes compétents. Par exemple, les médecins écossais proclament hautement que c'est grâce à elle que leurs enfants présentent un aussi beau développement musculaire. D'ailleurs, d'après les analyses, on sait que le gruaud d'avoine contient une forte proportion d'azote, pour laquelle, en zootechnie, on considère l'avoine comme l'aliment de force par excellence.

D'autre part, Sanson a isolé dans l'avoine noire, un principe excitant spécial. Du reste, c'est une des farines les plus riches en fer. En sa qualité d'aliment tonique et excitant, la farine d'avoine a pu être appliquée à la nourriture des enfants, avec les plus grands avantages, et il est surprenant que son usage ne soit pas encore généralisé davantage.

GARGARISMES ÉMOLLIENTS

Les gargarismes sont employés dans les inflammations de la gorge, des amygdales, avec gêne de la déglutition.

Racine de guimauve..... 3 ou 4 pincées
Eau..... $\frac{1}{2}$ bouteille

Faites bouillir, passez et ajoutez 2 cuillerées de miel blanc.

En y mettant une tête de pavot, on a un gargarisme émollit et calmant.

Figues grasses..... 3 ou 4
Eau..... 250 à 300 grammes

Coupez les figues en deux ou trois parties, faites-les bouillir et passez.

On peut encore faire des gargarismes émollit avec la décoction de graine de lin ; mais l'odeur est assez désagréable.

LE CROUP

Il paraît que le croup fait en ce moment de nouvelles victimes.

Nous croyons devoir donner, contre le terrible mal, un remède découvert par un ingénieur français, qui habite la Belgique, remède dont plusieurs familles ont proclamé l'efficacité.

Faites cuire un oignon sous la cendre, étalez-le ensuite sur une mousseline, en forme d'emplâtre ; repliez la mousseline, ou plutôt recouvrez l'oignon écrasé d'une autre mousseline simple et versez, sur le nouveau morceau d'étoffe, une cuillerée de café d'ammoniaque. Appliquez l'emplâtre chaud sur la gorge de l'enfant.

—Voyez donc donc cette vieille dame qui patine : la glace est si légère, il va lui arriver un accident. Prévenons-la

—Voulez-vous bien rester tranquille : c'est ma belle-mère !

PROCÉDÉ BREVETÉ POUR AVOIR DE L'ESPACE DANS LES CHARS URBAINS



I Tenu correcte en temps de marche. II Le choc de l'arrêt : c'est et sec. III Le contrecoup du départ : tout, mais sûr. IV Et voilà.

LE REFUGE

AVIGNON, 16 avril.



« Voici loin de vous, Thérèse. Selon votre désir, je me suis éloigné, et jamais plus je ne reparaitrai devant vous. »

« Il est nécessaire à mon repos que je ne vous voie plus. Quittez-moi, mon ami, si vous m'aimez. »

En disant ces cruelles paroles, votre voix tremblait imperceptiblement, et vos beaux yeux, qui fuyaient les miens, étaient comme noyés de larmes volontairement contenues.

La douleur m'a rendu stupide. Je n'ai su que me précipiter sur votre main que vous me refusiez presque ; j'y ai déposé le plus respectueux, le

plus tendre des baisers ; j'ai murmuré, d'une voix brisée, un suprême adieu, et j'ai fui. Et je suis loin de vous, Thérèse.

Tout d'abord je n'ai pas compris. Je me suis imaginé que je vous avais déçu. Je me suis mis à douter de moi-même et de vous. Les serremments de main furtifs, les longs regards ravis que vous avez eus pour moi, les joyeux sourires dont votre visage radieux s'illuminait à ma vue, les confidences rapides échangées autour de votre piano, tous les témoignages d'amour naissant et grandissant que vous m'avez prodigués cet hiver, — en une minute horrible, — m'ont paru n'avoir d'autre importance que celle que mon esprit, facile à l'illusion, leur attribuait.

Vous m'aviez souri. Mais n'est-ce pas le rôle des jeunes filles de sourire, comme les fleurs embaument inconsciemment ? Vous m'aviez laissé regarder dans vos yeux pleins de rêve et d'infini. Mais les étoiles, pour ne pas se dérober à nos regards, ne sont-elles pas froidement indifférentes à nos extases ? Vous m'aviez révélé quelques-unes de vos intimes aspirations, de cette voix musicale et berceuse que, seule, vous possédez. Mais les souffles du soir dans les feuillages printaniers et les plaintes des eaux sont-ils des aveux d'amour échappés à des lèvres invincibles ?

J'avais pris pour des réalités mes rêves solitaires. Ce n'était pas la première fois, ce n'est pas la dernière hélas ! J'aime me faire illusion. Les bonheurs du rêve, si décevants soient-ils, sont encore du bonheur.

Tout meurtri de vos désolantes paroles, j'ai fait ma malle rapidement. J'ai pris le premier train en partance vers le Midi, et, poussé par un inconcevable besoin de savourer mon désespoir, je suis venu me cacher ici, loin, bien loin de vous, ô ma Thérèse aimée !

17 avril.

« Il est nécessaire à mon repos que vous vous éloigniez. Quittez-moi, mon ami, si vous m'aimez ! »

Si je vous aime ! Oh ! oui, je vous aime, puisque, sur le simple désir que vous m'en avez témoigné, j'ai renoncé au plaisir de vous voir. Et j'ai mis, entre vous et moi, des lieues et des lieues infranchissables, afin de vous éviter les ennuis que ma présence vous eût sans doute causés.

J'ai beaucoup réfléchi à ces suprêmes paroles, tombées de vos lèvres tristes sur mon rêve de bonheur qu'elles ont fait évanouir.

Il me semble maintenant que je les ai mal interprétées. Je regrette de n'avoir formulé aucun murmure avant de me soumettre à vos volontés. J'ai eu tort de ne pas surmonter la stupéfaction qu'elles m'ont causée et de n'avoir sollicité aucune explication. Peut-être songez-vous aujourd'hui que, pour vous avoir si facilement obéi, je ne vous aimais pas bien profondément.

« Mon ami, si vous m'aimez... » Non, ce n'est pas ainsi que l'on congédie un importun, avec des mots qui caressent, avec une voix qui tremble, avec des yeux noyés de larmes. Oh ! Thérèse, quel secret douloureux

m'avez-vous caché ? A quel devoir m'avez-vous sacrifié ? Je souffre, chère aimée. Mais vous ?

Des détails, auxquels mon adoration muette pour vous m'empêchait de prendre garde, me reviennent en foule à présent. Il n'était pas difficile de voir que, parmi les jeunes gens accueillis dans votre famille, Jacques Morand était l'objet des attentions de votre père et de votre mère. Il avait même avec vous, Thérèse, des privautés dont je fus plus d'une fois jaloux.

Jacques Morand est riche. C'est un garçon sérieux, très entendu en affaires. Quel intérêt aurait-il eu à venir assiduellement dans une maison

aussi modeste que la vôtre, s'il ne vous avait pas aimée ? Il vous aime, Thérèse, je le devine aujourd'hui. Vous avez exercé sur lui l'inconsciente séduction que vous produisez sur tous ceux qui vous voient. Et vos parents, heureux du riche parti qui s'offre à vous, favorisent de tout leur pouvoir, que dis-je ? vous imposent l'amour de Jacques Morand.

Ils ont déjà calculé, les braves gens ! eux qui ont eu de dures années, eux qui ont connu les angoisses de la misère dorée, ils ont calculé le luxe dont vous pourriez jouir. Ils vous voient, radieuse, dans votre loge à l'Opéra, adulée dans les fêtes mondaines, et triomphante entre les plus belles, partout où les Parisiennes font assaut de charme et de beauté.

Vous, toujours soumise, heureuse avant tout du bonheur de vos parents aimés, vous n'avez pas su leur dire non. Vous n'avez pas voulu les chagriner du récit de votre très réelle inclination pour ce pauvre Jean Clausier, ce mauvais barbouilleur de toiles qui serait déjà mort de misère, sans les quelques milliers de francs de rentes que ses parents ont eu l'heureuse idée de lui laisser. Et, après de longues hésitations, après de douloureuses luttes peut-être, vous vous êtes enfin décidée. Et, d'une voix qui tremble, avec des larmes dans les yeux, vous êtes venue me dire :

« Quittez-moi, mon ami, si vous m'aimez. »

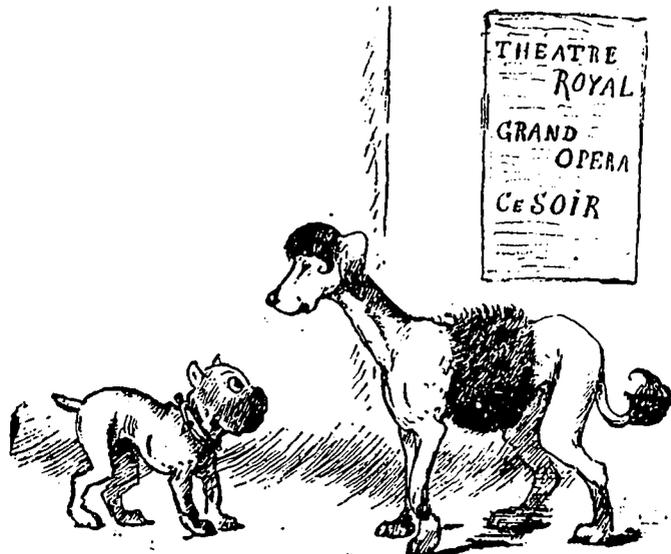
Ah ! vous ne m'aimez pas, vous, Thérèse. Vous voulez être pour les gazettes mondaines « la belle Mme Morand !... »

18 avril.

Cependant, vous m'avez aimé, Thérèse.

Rappelez-vous ce bal où je vous ai vue pour la première fois. Vous aviez une robe blanche d'un tissu léger, toute simple, serrée à la taille par un ruban de soie bleu pâle. La tête un peu renversée sur l'épaule gauche, vaguement souriante, vous aviez au bras de votre père. Je vous voyais venir et nos yeux se sont rencontrés. Oh ! ce premier regard involontairement échangé et l'éclair d'émotion que reflétèrent vos beaux yeux à ma vue, je ne les oublierai jamais. Il s'était fait, à votre apparition, parmi les hommes qui m'entouraient, un silence de quelques secondes, un de ces silences qui disent clairement à une femme le triomphe de sa beauté. Vous étiez adorable. Grande et mince, souple et serpentine en votre démarche, la blancheur neigeuse de votre robe, confondue avec la splendeur liliale de vos épaules donnait à vos noirs cheveux des reflets bleuâtres sous l'intense lumière des lustres. A travers les longs cils de vos paupières mobiles, vos beaux yeux laissaient rayonner sur vos joues

IMAGINATION DE CHIEN



— Dis-moi, Néron, comment ça me va t'il ? Mon maître m'a rasé à son goût. Il me semble que j'ai l'air des danseuses d'opéra que je viens d'entrevoir par la porte.

pleines et délicatement allongées, sur vos narines frémissantes, sur vos lèvres, des clartés de jeunesse et d'intime joie.

Quand je vins vous solliciter pour la prochaine valse, votre voix eut, en me répondant, des inflexions si doucement caressantes, que j'en retrouve encore dans mes oreilles, en y songeant, la joyeuse et flottante musique.

J'ai dansé bien des valses durant cet hiver. Jamais je n'ai éprouvé de bonheur comparable à celui que me donna cette première valse avec vous. Et vous étiez si émue vous-même, qu'en revenant à votre place, vous avez laissé longuement votre main dans ma main.

Rappelez-vous, Thérèse. Ce soir-là vous m'avez aimé.

20 avril.

Je le sais, Thérèse. Je ne vous ai jamais dit le "Je vous aime" de la formule. Chaque fois que cette phrase consacrée, vrai prélude des fiançailles, me montait aux lèvres, une hésitation suprême arrêtait dans mon gosier les sons qu'il fallait émettre pour la prononcer. Je me contentais de vous regarder et vos yeux arrêtés sur moi me disaient que vous aviez compris ma pensée et que vous ne vouliez de moi, pour le moment, rien de plus que cet intime aveu silencieusement échangé.

Je savais les projets de vos parents sur vous. Pour vous obtenir, il fallait avoir une situation à l'abri de toute gêne. Aussi, étais-je résolu à acquérir, dans le monde des peintres, par quelque coup d'éclat, cette situation sans laquelle il était inutile de solliciter votre main. Et réellement j'étais plein d'espoir. Je m'imagine que je me suis surpassé dans mes envois au Salon de cette année. Peut-être dans quelques semaines, les feuilles volantes vont-elles porter mon nom triomphant au quatre coins du monde... Mais à quoi me servira la gloire, puisque je ne vous aurai jamais ?

23 avril.

Un des mes bonheurs, quand je venais chez vous, vous vous en souvenez Thérèse, c'était de vous écouter chanter. Je m'installais bien mollement dans un fauteuil ; votre mère brodait, et vous, assise devant votre piano, vous chantiez. Votre chant fluide et plaintif comme la mélodie d'une flûte de cristal, ou lent et grave comme les vibrations d'une lointaine cloche, s'envolait pour moi seul de vos lèvres, vous rendait comme aérienne et surnaturelle, et allumait dans vos yeux de fugitives flammes. Que vous étiez belle ainsi ! Quelles délices pour moi, lorsque, brisée d'émotion, vous abandonniez dans mes mains vos mains frissonnantes et m'écoutez, ravie, vous dire toutes les vagues visions évoquées à mes yeux par votre voix au timbre d'or !

27 avril.

Toutes ces joies, Thérèse, je ne les aurai plus. Vos beaux yeux, où passent d'énigmatiques lueurs de rêve, garderont pour moi leur mystère voilé. Votre voix, toute frémissante de passion ignorée, ne m'arrivera plus que dans le lointain du souvenir, avec ses résonnances d'or et de cristal. Un autre prendra dans ses mains votre tête charmante, et déposera sur vos lèvres les baisers de l'époux !

30 avril.

Vraiment je m'efforce d'éloigner ma pensée de vous, d'écarter les visions supplicantes qui m'obsèdent. Toujours j'ai devant moi votre vivante image. Si j'avais la force de peindre, c'est votre tête d'une maigreur élégante, sans dépression de lignes, qui s'épanouirait sur ma toile ; c'est votre corps dont mes pinceaux reproduiraient la flexible et onduleuse élégance.

Ah ! Thérèse, je ne sais pas si vous aurez eu raison de préférer le financier Jacques Morand au peintre Jean Clausier. Mais je sais bien que je vous aime mieux désespérément. Et quelque chose me dit qu'en somme, c'est moi que vous aimez.

6 mai.

Des heures et des heures passent. Des jours et des jours ont fui. Et je pense à vous, Thérèse. Je suis seul ici, dans ma maison, accrochée à mi-côté du rocher de Notre-Dame-des-Dons, d'où tous les miens s'en sont

LES PETITS PLAISIRS BIEN ORGANISÉS



Samba. — Messieurs, avant d'ouvrir cette petite partie amicale de poker, je propose que nous déposions tous nos rasoirs dans la cuisine en bas.

allés. De ma fenêtre, je vois l'immense horizon ouvert devant moi, depuis les premières collines calcinées du Gard, jusqu'aux derniers contre-forts des Alpes, là-bas. A mes pieds, le Rhône coule le long de la Barthelasse fleurie et verte. Une sorte de vertige m'envahit à suivre des yeux le continu glissement des flots. Je reste ainsi des heures, inerte, sans autre pensée que la certitude, douloureuse comme une plaie qu'on irrite, de vous avoir à jamais perdue. Et vous m'apparaissez toujours, à travers les espaces qui nous séparent, comme le seul trésor de joies dont je ne jouirai jamais.

7 mai.

Ici, pourtant, cette vieille maison de ma famille est pleine de souvenirs aimés. Leur évocation me donne presque un frisson religieux et me pénètre d'attendrissement sur moi-même.

Quand le désespoir qui me dévore me laisse le répit de penser, je remonte à ces jours inoubliables de ma seizième année où, comme des fleurs débordantes de sève et de parfums, mes facultés s'épanouirent au beau soleil de la jeunesse.

Ici, pour la première fois, j'eus au fond de mon être ces tressaillements de joie qui m'agitent devant le ciel bleu. Ici, j'entendis dans le vent secouant les feuillages des arbres de la Barthelasse l'ineffable musique des souffles errants. Ici, à écouter les flots du Rhône se briser contre les rives de l'île fleurie, je me suis initié à la mélancolie des eaux fuyantes. Ici me furent révélés le sourire des aurores, la majesté des couchants et le mystère inquiétant des nuits étoilées. Ici, pour la première fois, auprès des eaux bleues, je me suis enivré des muettes délices des rêveries où m'apparaissait l'idéale fiancée qui me viendrait !

Et la vierge évoquée, ardemment implorée, au hercement des flots fugitifs, sous les frémissements énamourés des feuillages, c'était vous, Thérèse, vous dont les yeux divins sont toujours devant mes yeux, vous que j'aime et qui ne serez jamais à moi, jamais !

7 mai.

O bonheur ! ô joie ! Vous m'écrivez, Thérèse, vous m'appellez auprès de vous !

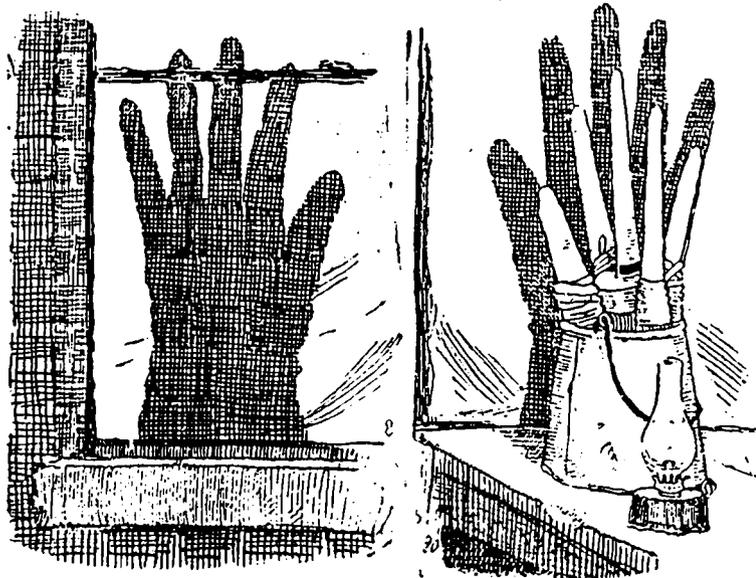
" Venez vite, mon ami, dites-vous. Papa ne vous refusera pas, si vous me demandez à lui. C'est votre tableau qui a tout fait. Il est superbe, votre tableau. Tous les journaux en parlent. C'est l'événement du jour. Déjà, au vernissage, il y avait foule autour de votre *Fête au bord du Rhône*. Cela avait frappé papa. Il s'était même étonné de ne vous avoir pas vu à la maison depuis quelque temps. Puis, quand il a vu les journaux vous accabler d'éloges, il a dit : Décidément, il a bien du talent, M. Clausier. C'est un garçon d'avenir. Et quand papa a dit de quelqu'un qu'il a de l'avenir, vous le savez il a tout dit. Je ne lui en ai pas demandé plus long. Mais je le connais. Au fond, je suis sûre qu'il serait enchanté de vous avoir pour gendre, si vous avez encore quelque envie de le devenir. Pardonnez-moi, mon ami, tout ce que j'ai dû vous faire souffrir, oh ! bien involontairement, et venez, venez vite. J'ai tant à vous faire oublier ! "

Chère, chère Thérèse, oh ! oui, je pars, j'accours. Bientôt vous serez ma femme.

Et toi, maison de ma famille où je viens d'endurer mon douloureux martyre, maintenant que l'amour de ma bien-aimée m'ouvre le paradis, adieu, vieille maison. Malgré tout, tu m'as été douce, toujours. C'est derrière tes murs hantés de mes premiers rêves que je viendrai cacher mon bonheur. Je t'amènerai ma Thérèse. Et le seul rayonnement de sa beauté te transformera pour moi en palais enchanté, ô vieille maison où tous les miens sont morts, maison où j'ai grandi, maison où j'ai pleuré !

FÉLICIEN PASCAL,

LES MYSTÈRES DE LA NUIT



CHAPITRE I

VUE DU DEHORS : Quelle main terrible !

CHAPITRE II

VUE D'INTÉRIEUR : Tout simplement les pinceaux d'un peintre.

MERS ET CONTINENTS

Lorsque l'on considère la tour de 1000 pieds, il semble que des piliers d'une telle dimension devraient émerger de n'importe qu'elle abîme, surmonter les flots de n'importe quel océan.

C'est là une de ces erreurs auxquelles la vanité humaine est sujette.

Il faudra nous contenter, jusqu'à nouvel ordre, du futur pont sur la Manche, pour lequel les fondations des piles ne dépasseront pas des profondeurs d'une soixantaine de verges.

Mais qu'est-ce qu'une soixantaine de verges relativement aux énormes profondeurs qu'atteignent les autres mers ?

La profondeur moyenne de toutes les mers est de 4,185 verges, et se répartit ainsi :

Océan Pacifique.....	1,518	verges.
Océan Atlantique.....	4,424	—
Océan Indien.....	4,041	—
Mers septentrionales.....	3,989	—
Mers méridionales.....	4,319	—

La profondeur des mers et l'élevation des continents ont provoqué d'ailleurs des discussions continuelles, que la construction de la tour Eiffel a ranimées.

Qu'est-ce que la hauteur relative de ce monument, s'est-on demandé, par rapport aux relief et aux profondeurs terrestres qui nous entourent ? Bien peu de chose en vérité, comme on vient de le voir.

La hauteur moyenne de tous les continents au-dessus de la mer est de 762 verges. Elle se répartit ainsi qu'il suit par régions :

Hémisphère boréal.....	784	verges.
Hémisphère austral.....	198	—
Europe.....	348	—
Asie.....	1052	—
Afrique.....	673	—
Amérique du Nord.....	684	—
Amérique du Sud.....	678	—
Australie.....	204	—

Qu'est-ce que la tour Eiffel auprès de ces colosses naturels ? Et ces monts, que sont-ils eux-mêmes, comparativement à l'immensité au milieu de laquelle tout est encore mystère et inconnu ?

AU-DESSOUS DE ZÉRO

(Du Tintamarre.)

Ce n'est pas de mon article que je dis ça, non, j'ai meilleure opinion de moi-même ; c'est de la tempérance dont nous venons de jouir, si ce dernier terme exprime bien la sensation qu'on éprouve quand on a les membres raidis par le froid.

* *

Au reste, espérons que nous en avons fini avec les grosses gelées, car on commence à penser à organiser des secours en faveur des victimes. Quel malheur que ceux qui sont morts de misère durant ces deux mois n'aient pas eu la patience d'attendre !

* *

— Beau-père, je trouve ma fiancée très froide à mon égard.

— Ce n'est pas étonnant, nous avons 10 degrés au-dessous.

* *

Au théâtre. — Isabelle chante *Tu vois mon effroi*.

Un spectateur à son voisin : — Pauvre petite ! elle a le nez froid ; c'est pas chauffé dans les coulisses.

* *

Consolons-nous des souffrances endurées. La France en proie au climat sibérien, n'est-ce pas un gage la fameuse alliance Franco-Russe ?

* *

DECROUPURES POUR OMBRES A PROJETER



La première cigarette.



Satisfaction marquée.



Inquiétude vague.



Catastrophe finale.

CONSEILS POUR LE DÉCROUPAGE ET LA MANŒUVRE DES OMBRES A PROJETER.

Avec un peu d'adresse on obtiendra par projection, de ces dessins volontairement heurtés et tracés brutalement, des images très fines.

COLLAGE.

Il est bon avant tout de coller les quatre dessins ci-dessus sur de la carte unie ou sur un papier fort. Il faut procéder avec soin pour qu'il n'y ait ni plis, ni décollements.

DÉCROUPAGE.

Il faut découper d'abord tout le contour extérieur des figures, puis enlever toute les parties blanches ménagées dans l'intérieur des dessins. Les grands blancs se découpent aux ciseaux : les lignes fines au canif. Pour cela on place son découpage sur un vieux carton bien lisse réservé à cet usage. (Gardez-vous de vous mettre sur une table, sur un tapis, sur la couverture d'un de vos livres de classe ou de lecture). Il faut une lame pointue, coupant bien et solide ; mais il faut éviter d'appuyer trop fortement : on déchirerait la carte ou la lame pourrait casser.

MANŒUVRE DES OMBRES A PROJETER.

Lorsque le sujet est bien dégagé de toutes les parties blanches, on le présente contre un mur en s'éclairant (c'est un jeu du soir) au moyen d'une lampe sans abat-jour ou d'une bougie.

On peut aussi projeter les ombres à travers le verre dépoli d'une porte, ou devant le transparent des ombres chinoises.

Il faut un certain tâtonnement pour trouver les distances convenables entre le mur, l'objet et la lumière. Si la carte est trop près du mur, on a une image heurtée, différant peu du découpage lui-même ; mais en cherchant un peu le point, on arrive à obtenir des ombres très douces, très fondues, comme celles d'un joli dessin au fusain. Le rapprochement de la lumière par rapport à l'éloignement du mur grandit l'image, mais la rend vague, et alors il faut chercher le point qui donne une netteté suffisante.

Mêmes observations pour l'écran, quel qu'il soit (verre ou transparent) que pour le mur.

— Docteur, que faudra-t-il qu'il boive ?

— Pas d'alcools ; vous lui couperez son vin.

— Faut bien, il est gelé.

* *

Mais ce n'est pas tout de rire, il faut songer aux

misérables qui n'ont ni pain pour se nourrir, ni combustible pour se chauffer. Puisqu'enfin on commence à se remuer en leur faveur, apportons tous notre obole, et que nos souscriptions soient bien au-dessus de zéro.

BENGALI.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES NOGES D'ARGENT

III

(Suite.)

Le lendemain, M. Vandeuve revint d'un voyage qui avait duré une quinzaine; il s'était arrêté chez son ami Boissière et, comme celui-ci se préparait à partir pour Valremy, ils avaient fait route ensemble.

M. Boissière était depuis longtemps à la tête d'une usine qui était en pleine prospérité. Il approchait de la soixantaine, et ses cheveux commençaient à grisonner, mais le cœur était resté jeune, la cordialité et l'aménité étaient les traits saillants de sa physiologie; nul n'était d'un commerce plus facile; aussi n'avait-il pas d'ennemis. Il était de notoriété publique que sa femme était la plus heureuse des épouses et que jamais un nuage ne troublait l'harmonie du ménage. Son fils Albert était associé à ses travaux. C'était un beau jeune homme du même âge que Marcel, qui avait grandi dans la calme atmosphère du foyer. Objet d'une égale tendresse pour ses parents, il avait la confiance de la jeunesse qui, n'ayant éprouvé aucun mécompte, n'envisage l'avenir que sous un riant aspect. Le père et le fils vivaient dans une intimité qui se conciliait pour celui-ci avec le plus profond respect et excluait jusqu'à la tentation de cacher à M. Boissière une de ses pensées.

Lorsque tous les trois arrivèrent, Mme Vandeuve, sa fille et Mme Boissière étaient au salon. Cette dernière fit à son mari et à son fils un accueil aussi empressé que s'ils avaient été séparés par une longue absence. A les voir échanger d'affectueux sourires, causer à cœur ouvert et donner un accent de tendresse aux paroles les plus banales, on ne se serait pas douté que de longues années avaient passé sur l'union des deux époux.

M. Vandeuve avait au contraire une attitude froide et soucieuse vis-à-vis de sa femme, ses yeux avaient une expression assombrie en présence de cette scène de famille. Sans doute elle lui suggérait une comparaison pénible, car il saisit le moment où il crut que l'on ne remarquait pas son départ, pour s'éclipser et gagner le jardin. Il en parcourut lentement les allées, puis s'enfonça sous les ombrages du parc. Il marchait lentement, absorbé dans des réflexions qui ne devaient pas être gaies, à en juger par l'expression de sa figure.

Le hasard de sa promenade solitaire le ramena sous les fenêtres du salon. Jeanne était au piano, Albert l'accompagnait de la voix; les sons d'une chanson joyeuse arrivaient jusqu'à lui; il s'arrêta tout rêveur à les entendre. La musique cessa: les deux jeunes gens sortirent en courant et, sans le voir, se dirigèrent vers le bassin où se jouaient des canards de race étrangère au plumage diapré de riches couleurs; ils s'arrêtèrent à suivre le sillage tracé sur l'eau par les oiseaux, puis s'assirent sur un banc. Leurs têtes joyeuses apparaissaient dans un cadre de feuillages. Leurs voix fraîches, leurs rires se mêlaient au murmure du vent dans les arbres.

M. Boissière l'arracha à sa rêverie, sa bonne et sympathique figure était souriante.

—Quelle belle chose que la jeunesse! dit-il. Cette scène printanière ne te réjouit-elle pas? N'est-ce pas le prélude du bonheur que leur réserve l'avenir.

—Qui sait? l'homme propose, mais Dieu dispose,

—Quel sophisme désespérant! J'ai plus de confiance que toi, ces jeunes gens s'aiment et ils ne sont pas de ceux dont les sentiments sont trop fragiles pour résister à l'épreuve du temps. Nous les verrons dans bien des années unis par la même tendresse qui les rapproche aujourd'hui. A notre vieillesse sera réservé de voir jouer nos petits-enfants. Cette perspective ne te sourit-elle pas?

M. Vandeuve ne répondit pas; cette image d'un mariage bien assorti, en lui rappelant sa propre destinée, avait le don de l'irriter.

—Maladroit ami, se disait-il, il ne sait pas que chacune de ses paroles réveille en moi un douloureux souvenir. Qu'il parle de ces unions qui jusqu'au dernier jour conservent leur inaltérable sérénité, lui dont jamais un soupçon n'a ébranlé la foi.

—Mon ami, reprit M. Boissière, je t'ai déjà demandé la main de ta fille pour Albert, il attend avec impatience ton consentement, permets-moi de le lui apporter.

—Rien ne presse.

—Toujours la même réponse. Qu'aurais-tu dit si, à l'époque où tu sollicitais la main de ta femme, on t'avait opposé les mêmes ajournements? Quelles sont tes raisons, puisque tu reconnais les qualités de mon fils?

—J'attends que j'aie réalisé la somme que je destine à la dot de Jeanne.

—Quel enfantillage! Ta fortune partagée entre tes deux enfants n'est-elle pas suffisante?

—Marcel n'a rien à voir dans les bénéfices que je fais depuis quelques années: ils sont exclusivement réservés à Jeanne.

—Laisse-moi te faire une objection, mon ami. Je connais assez Marcel pour être sûr qu'il ne sera pas offusqué du privilège dont tu veux gratifier sa sœur, mais elle en sera mécontente; si tu la consultes, elle n'y consentira pas.

—Aussi n'ai-je pas l'intention de la consulter.

—C'est un caprice que je ne puis comprendre.

—J'ai mes raisons et j'y tiens.

M. Boissière vit bien que c'était une idée arrêtée, et qu'il n'en triompherait pas. Il était habitué aux bizarreries de son ami et n'en avait pas moins pour lui une vive affection.

—Si tu voulais être franc, reprit-il, tu avouerais que tu as un autre motif pour retarder le mariage de ta fille. Tu ne peux te résigner à te séparer d'elle. Eh bien, laisse-moi te faire une proposition qui, je l'espère, aura raison de ta résistance. Mon usine est en pleine prospérité, et mes affaires prennent tous les jours une grande extension. Mon fils et moi ne pourrions bientôt plus y suffire. Je te propose d'y associer Marcel: il sera traité chez moi comme mon enfant, les deux jeunes gens s'aiment. La distance est assez faible pour qu'il puisse venir tous les jours coucher à Valremy. Si on te prend ta fille, on te rend ton fils. Cette combinaison ne te sourit-elle pas?

Si elle lui souriait, on ne s'en serait pas douté, à en juger par l'expression de sa figure. Il resta quelques instants silencieux, comme pris au dépourvu.

—Marcel, répondit-il enfin, a une carrière qu'il a choisie de son plein gré.

—Il la quittera; il ne peut que gagner au change.

—C'est lui qu'il faut consulter.

—T'engages-tu à ne point t'y opposer?

—L'affaire est grave et demande réflexion.

Il était facile de voir que ce sujet d'entretien déplaisait à M. Vandeuve; il détourna la conversation et parla de choses indifférentes. M. Boissière savait qu'il ne fallait pas

heurter de front cette nature impérieuse et le suivit dans l'ordre d'idées où il plaisait à celui-ci de l'entraîner; les deux amis en se promenant arrivèrent près du banc sur lequel causaient Jeanne et Albert et ne furent bientôt séparés d'eux que par un rideau de lilas. Quelques paroles parvenaient à leurs oreilles; il était question du vingt-cinquième anniversaire du mariage de M. Vandeuve. Il n'y avait pas songé, mais on y avait songé pour lui. Il entrevit vaguement un projet qu'on lui cachait, et sa résolution fut aussitôt prise.

—Je trouverai, se dit-il, un prétexte pour quitter la maison.

Il était sur la pente des réflexions douloureuses et éprouvait le besoin d'être seul. Il alléguait une lettre pressante à écrire et entra dans sa chambre. Là, accoudé sur la table, il évoqua d'anciens souvenirs qui bien souvent lui étaient revenus à la mémoire.

C'était pendant la maladie qui avait conduit sa femme aux portes du tombeau. Son amour décuplé par la douleur, par la crainte de perdre la charmante compagne qui lui avait donné de si belles années de bonheur faisait vibrer toutes les fibres de son cœur. Brisé de fatigue et d'angoisse il vivait dans un autre monde, l'âme rivée pour ainsi dire à celle qui allait s'envoler vers les régions sereines.

Il veillait, l'esprit perdu, le regard incertain, cherchant à pénétrer ce mystère qu'il a plu à Dieu de dérober aux hommes, lorsqu'il fut soudain troublé dans sa méditation par un faible murmure.

La malade parlait dans son délire; ses mots hachés par la fièvre, ne sortaient que par saccades, sans suite et sans lien pouvant leur donner un sens. Marcel, le nom de leur fils, de leur aîné, revenait souvent sur les lèvres de la moribonde et chose étrange il était toujours suivi d'un mot que M. Vandeuve ne pouvait saisir quoiqu'il lui parût être toujours le même.

Avec la nuit, la fièvre monta et le délire augmenta. Le mari jaloux de recueillir seul ce qu'il croyait être les dernières paroles de sa bien-aimée avait exigé l'isolement le plus absolu. Il suivait anxieusement les progrès du mal, cherchant à deviner les pensées de la pauvre femme. Tout à coup, comme dans une dernière envolée, la parole devint plus nette, la phrase plus compréhensible et le mari épouvanté entendit sa femme dire distinctement avec l'accent de l'effroi le plus grand: "Les voilà Marcel, Marcel Deltheil sauvez-vous."

Qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire? qu'est-ce que ce Deltheil, cet inconnu venait faire dans les souvenirs de sa femme? quelle place avait-il donc occupé dans sa vie passée pour qu'à l'heure de la mort, à cette heure où le corps n'existe déjà plus, son esprit se reportât vers lui, alors que son mari et ses enfants en étaient bannis?

M. Vandeuve ne put être éclairé: la malade répétant toujours la même phrase, ne laissant jamais échapper dans son délire le secret de l'énigme.

Depuis ce jour, M. Vandeuve s'assombrit; cherchant, furetant partout, espérant trouver une solution au mystère et ne rencontrant que son idée tourmentée, jalouse et injuste qui lui faisait accuser sa femme et même la condamner avant de l'avoir entendue.

Il ne mettait en doute ni son affection, ni son dévouement, ni sa pureté; mais il lui faisait un crime d'avoir dans le cœur et dans la tête un souvenir qui ne se rapportait ni à lui, ni à ses enfants.

Mme Vandeuve se rétablit; mais à la froidure avec laquelle son mari la traita pendant sa convalescence, la pauvre femme re-

connut vite qu'en recouvrant la vie elle avait perdu l'affection de son mari.

Depuis cette nuit fatale M. Vandœuvre ne cessait de chercher un sens à ce qu'il avait entendu. N'osant dans son incertitude demander une explication à sa femme, qui ne lui aurait pas pardonné cette injure, il se heurtait constamment à l'inconnu. Petit à petit il se détacha de son fils, dont le nom lui rappelait ce qu'il aurait voulu oublier ; il l'éloigna, espérant oublier, et fit peser sur lui toute sa colère, trouvant jusque dans le nom que sa mère lui avait choisi, le désir bien arrêté de perpétuer à tout jamais dans la famille, et malgré elle, le souvenir d'une affection passée. Là était l'injure, là était la torture qui dévorait le malheureux Vandœuvre, et lui avait fait prendre presque en haine sa femme et son fils.

La proposition que venait de lui faire M. Boissière, lui remit en mémoire ce que lui avait dit sa femme de la résolution prise par Marcel de se bannir du toit paternel. C'était après tout la meilleure solution, la seule issue d'une situation fautive : il échapperait ainsi aux luttes intérieures, aux anxiétés dans lesquelles il se débattait, et cependant elle provoquait en lui un sentiment de tristesse, tant étaient contradictoires les mouvements qui agitaient et troublaient son cœur. Il éprouvait une sorte de consolation à se dire que le moment était encore loin où cette détermination serait définitive : celui dont l'âme est ballotée par des impulsions contraires croit avoir beaucoup gagné, quand il a gagné du temps.

IV

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, un coup vif fut frappé à la porte, et Jeanne, la figure rayonnante, fit irruption dans la chambre. La précipitation de la marche avait accentué l'incarnat de ses joues, sa bouche, ses yeux exprimaient le bonheur.

— Mon père, dit-elle d'une voix essouffée, venez donc vite, on n'attend plus que vous.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Vous le saurez, mais pourquoi ne vous pressez-vous pas davantage, puisque je vous en prie ?

Elle parlait avec l'assurance d'un enfant gâté qui ne met pas en doute son ascendant. Elle lui prit le bras et l'entraîna avec cette douce violence à laquelle il céda tout ours.

— Mais enfin, me diras-tu ?

— Il est arrivé.

— Qui ?

— Mon frère.

Elle s'était promis de se taire et de préparer le coup de théâtre de la surprise, mais elle ne put imposer silence à sa joie. Elle ne remarqua pas le mouvement d'effroi qu'il laissa échapper.

— Tout le monde l'a déjà vu, reprit-elle, vous serez le dernier à lui souhaiter la bienvenue. Il est revenu plus beau encore qu'à son dernier voyage, chacun admire sa prestance, sa figure à la fois énergique et douce. Puis, vous ne savez pas, Albert m'a parlé du projet de son père ; quand je serai sa bru, M. Boissière se propose de prendre Marcel avec lui. Nous ne ferons plus qu'une famille. Ce sera le paradis, pourquoi ne vous réjouissez-vous pas comme je me réjouis moi-même ?

Il se laissait entraîner, mais sans empressement ; il n'osait pas avouer à Jeanne que cette entrevue qu'elle pressait de ses vœux impatients, il la redoutait et aurait voulu s'y soustraire ; mais la fuite n'était plus possible, il était forcé de subir cette explication. Ils arrivèrent dans le parc, lui toujours grave et soucieux, elle épanchant son bonheur en éloges enthousiastes de son frère, en plans

d'avenir aussi riants que la nature éclairée par un beau soleil du printemps. Ils aperçurent bientôt Mme Vandœuvre qui se promenait sous les arbres au bras de son fils, car ses amis s'étaient éloignés discrètement pour ne pas gêner leur confidences. Tous deux étaient engagés dans un grave entretien. La mère surtout semblait être en proie à une vive anxiété et parler à son fils avec l'accent de la prière : son bras avait enlacé celui de Marcel, comme si elle avait craint qu'il lui échappât. A la vue de son mari dont le front ne se déridait pas, elle un geste de découragement et d'effroi. Ses yeux exprimaient une attente inquiète.

Marcel, grand et beau jeune homme à la figure sympathique, alla vers son père et fit un mouvement pour recevoir ses embrassements, mais il s'arrêta court à la vue de cette physionomie qui semblait le tenir à distance et jeta sur sa mère un regard triste qu'on pouvait interpréter ainsi :

— Je vous l'avais bien dit.

Mme Vandœuvre, très pâle, fit un effort sur elle-même, et d'une voix qui trahissait son angoisse.

— Mon fils, je t'en conjure, garde-toi d'une détermination qui me briserait le cœur, attends encore. Et vous, Georges, ne soyez pas sans pitié pour moi, songez à ce qu'une mère doit souffrir d'être à jamais séparée de son fils.

— Marcel, je vous écoute, dit M. Vandœuvre avec une froideur plus affectée que réelle.

Il s'éloigna avec son fils, pendant que la malheureuse mère les suivait d'un regard douloureux, prévoyant que la dernière lueur d'espérance allait s'évanouir pour elle.

— Mon père, dit Marcel d'une voix à laquelle il cherchait à donner de l'assurance, vous ne m'avez jamais aimé. Si loin que je reporte ma pensée en arrière, je vois toujours votre visage sombre et mécontent. Jamais vos yeux ne m'ont adressé un sourire, ni votre bouche une parole affectueuse. Quand je rentrais à la maison, votre accueil me laissait voir que ma présence était importante ; vous aviez toujours quelque motif pour vous éloigner et me fuir.

— Est-ce un reproche, Marcel ?

— Non, mon père ; je serais désolé que vous vous méprisiez sur le sens de mes paroles. Si je n'ai pu me faire aimer de vous, si tous mes efforts pour prendre une place dans votre cœur ont été impuissants, c'est moi seul que j'en accuse. La froideur dont j'ai été l'objet est pour moi un malheur, c'est aussi ma condamnation. Vous aviez des raisons pour me refuser votre affection, je m'y suis mal pris pour la conquérir, je dois m'incliner respectueusement devant l'arrêt que vous avez prononcé. Mais permettez-moi de tirer la conclusion qui s'impose. Il vous est pénible de vous trouver en face de votre fils, et moi je souffre de mon impuissance à renverser la barrière qui nous sépare. Les témoignages de tendresse que je reçois de ma mère vous déplaisent, vous le lui prouvez par une froideur dont elle souffre cruellement. Elle cherche en vain à écarter de moi cette pensée, mais je lis dans son cœur et ne puis me résigner à porter la responsabilité du chagrin qu'entraîne ma présence. Voilà pourquoi j'ai pensé qu'il m'appartenait de porter remède à une situation pénible pour tout le monde, et me suis imposé le sacrifice de m'exiler pour toujours.

— Quel est votre projet, Marcel ?

Il affectait de rester impassible, mais malgré lui sa voix trahissait l'émotion qu'il cherchait à dissimuler.

— Je vais vous le dire, mon père, car je ne veux pas encourir le reproche d'avoir manqué à la soumission que je vous dois.

Le navire *La ville de Lima* sur lequel j'ai un commandement devait faire relâche dans les principaux ports de la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Arrivé à Valparaiso, nous nous aperçûmes que notre bâtiment avait éprouvé de graves avaries qui nous forçaient d'y prolonger notre séjour. Un de vos amis m'avait donné à son départ de France, une lettre de recommandation pour un compatriote établi au Chili depuis une vingtaine d'années. M. Deltheil me fit le plus cordial accueil.

— M. Deltheil ? Marcel Deltheil ?

— Oui, mon père, le connaissez-vous ?

— Non, continuez Marcel.

Il m'a raconté sa vie qui a été très accidentée. Lorsqu'eut lieu le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il fut compromis parmi ceux qui organisèrent la résistance ; peu de temps après il fut encore impliqué dans une conspiration qui avait pour but le renversement du nouveau gouvernement. Il échappa à grand-peine, et ce fut à travers des péripéties dramatiques qu'il parvint à se dérober à la prison ou à une condamnation capitale. Après avoir failli plusieurs fois être arrêté, il arriva à Saint-Malo où il se proposait de s'embarquer pour l'Angleterre, mais la surveillance y était rigoureuse, et il reconnut qu'il lui serait impossible de tromper les regards vigilants de la police. Il traversa la Rance et se rendit à Dinard où il trouva un asile dans une maison amie ; un pêcheur consentit à le conduire en pleine mer, et il y attendit le passage du paquebot qui faisait le service de Saint-Malo à Jersey.

— A quel date s'effectua sa fuite ?

— Au mois de juin 1852.

— Vous a-t-il dit chez qui il trouva un abri ?

— Non, il a glissé sur ce détail et je n'ai pas cru devoir insister.

— Continuez Marcel.

Le jeune homme ne s'aperçut pas de l'intérêt anxieux avec lequel l'écoutait son père et continua :

— De Jersey il passa en Angleterre où le succès ne couronna pas ses efforts. De là il partit au Chili ; ses débuts furent difficiles, mais bientôt il réussit au-delà de ses espérances. Il y a, vous le savez, d'abondants gisements d'or dans quelques parties des Andes. Il était entreprenant, vigoureux, possédant des connaissances scientifiques qui lui furent d'un grand secours. Il eut bientôt réalisé d'importantes économies, il élargit le cercle de ses entreprises. Aujourd'hui, il n'y suffit plus ; il aurait besoin, pour le seconder, d'un homme jeune, actif et intelligent, il m'a proposé de m'associer à lui dans des conditions très avantageuses.

— Sans vous connaître davantage ?

— Oh ! nous avons longuement causé ensemble ; il m'a tout de suite pris en amitié, a voulu que sa maison fût la mienne pendant tout le temps que je passerais à Valparaiso. Il pourra se faire qu'il m'abandonnât la gestion de ses affaires. Cela dépendra du séjour qu'il va faire en France.

— Il doit donc y revenir ?

Depuis longtemps il avait le désir de revoir son pays natal. Comme en ce moment il pouvait s'absenter sans grands inconvénients, il s'est décidé à partir avec moi. J'y ai gagné d'avoir un compagnon de route pendant la traversée. Il a passé avec moi tous les instants que je n'étais pas obligé de donner au service. Une véritable intimité s'est établie entre nous, il me témoignait cette confiance qu'on accorde habituellement qu'à de vieux amis.

— Il n'est pas marié.

pr— Non, il m'a dit qu'on lui avait souvent opposé de brillants partis, mais il trouve

que les femmes du pays souffrent de la comparaison avec les Françaises. Je crois toutefois que son isolement lui pèse.

—Et vous avez accepté ?

—J'ai subordonné ma réponse au consentement qu'il viendra lui-même vous demander. Il m'a accompagné jusqu'au bourg où il est descendu à l'auberge. Il a voulu par discrétion me laisser le temps de causer avec vous, il ne tardera sans doute pas à venir.

—C'est une perspective séduisante qui vous est offerte, Marcel, je conçois que cette grande fortune vous tente.

—Vous me connaissez mal, mon père. J'ai peu de besoins, des goûts modestes, les satisfactions du cœur passent pour moi avant celles que procure l'argent. La richesse ne serait pas pour moi un but, mais un moyen qui me permettrait d'accomplir des œuvres utiles.

—Avez-vous raconté tout cela à votre mère ?

—Je lui ai dit seulement qu'une proposition brillante m'avait été faite à l'étranger : je n'ai pas eu le loisir de lui donner d'autres détails.

—Eh bien ! continuez de garder le silence avec elle. Il faut d'abord que je m'entretienne avec ce monsieur. Je vous ferai ensuite connaître ma réponse ; allez maintenant rejoindre nos amis, ils trouvent sans doute que je vous garde bien longtemps.

V

M. Vandœuvre avait hâte de voir ce Deltheil, mais il tenait à l'entretenir sans témoin. Au lieu de regagner la maison, il se promena dans l'avenue que devaient nécessairement suivre tous ceux qui se rendaient à l'habitation. Il n'attendit pas très longtemps ; bientôt la silhouette d'un homme se montra à travers le feuillage des arbres.

M. Deltheil avait une cinquantaine d'années. Grand, élancé, le teint basané, il avait quelque chose de la rudesse de cette forte race américaine, habituée à soutenir une lutte acharnée avec les forces de la nature. Sous cette enveloppe un peu fruste on aurait difficilement reconnu le brillant cavalier dont on admirait autrefois l'élégance, quand il galopait au milieu d'un nuage de poussière dans la contre-allée du bois de Boulogne. Au contact de la fastueuse opulence des créoles il avait oublié cette mise correcte des gens du monde parisien. Sa toilette était d'un luxe exagéré par la surabondance de bijoux dont il était chargé.

M. Deltheil s'approcha, le sourire sur les lèvres, de M. Vandœuvre qui s'efforça de mettre son visage à l'unisson ; cependant celui-ci ne put empêcher sa main de trembler au contact de celle de cet homme.

(A suivre.)

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 16 Février.
Après-midi et soirée.

Le joli mélo-drame intitulé :

An Irishman's Love

Excellente compagnie, nouvelles chansons,
dances, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : *La Compagnie de Variétés des frères Irwin.*

Loterie Nationale de Colonisation

Fondé en Juin 1884, par M. le curé A. Labellé, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Vict., chap. 36.
Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec.

Classe D.

LE QUARANTE-TROISIEME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

Mercredi, le 18 Février 1891

A 2 HEURES P. M.

Valeur des Lots - - - \$55,000

Gros lot : Un Immeuble de \$5,000.

NOMENCLATURE DES LOTS

		LOTS APPROXIMATIFS	
1 Immeuble de.....	\$5,000	\$5,000	
1 " " " " " "	2,000	2,000	
1 " " " " " "	1,000	1,000	
4 Immeubles de.....	500	2,000	100 Montres d'argent.....
10 " " " " " "	300	3,000	100 " " " " " "
30 Ameublements de.....	200	6,000	1000 " " " " " "
60 " " " " " "	100	6,000	1000 Services de toilette.....
200 Montres d'or.....	50	10,000	

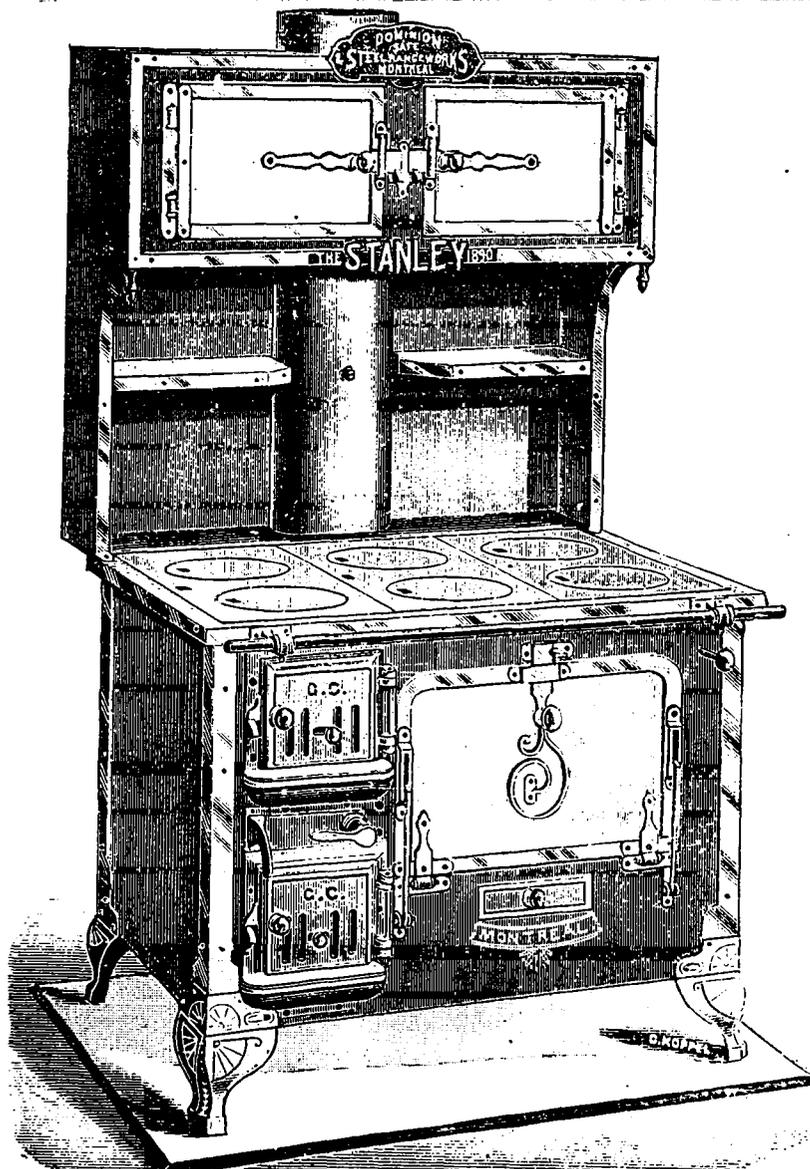
2607 lots valant - - - - 55,000.

\$1.00 LE BILLET. — II BILLETS POUR \$10.00

A. A. AUDET, Secrétaire,

Bureau : 19 Rue St-Jacques, Montreal, Canada.

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant, de lui payer en espèces, le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.
Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.



GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

DYSPEPSINE

— LE —

GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1864. — Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

LE MUSEE DES FAMILLES. paraissant deux fois par mois publie dans son No. du 15 Janvier 1891: Un accident de chantier, par Albert Guillaume. — Chronique, Causerie de quinzaine. — Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Délorme. — Hambourg, par X. — Les Harpes d'Or, par Emile Cause. — Le Royander Goa, épisode de la guerre du Canada, par Georges Grand. — Bande Joyeuse, par Etienne Mareel. — Beaumarchais metteur en scène, par P. d'Estroës. — Science en famille, par L. Balthazard. — Sans lui, par Louise Mussat. Correspondance et concours, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par Albert Guillaume, Jacques, Wagrez, Emil Causé, Kirschner, Gilbert, Mebner, Gaillard, etc. etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DE FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des proscrits de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 946e livraison (17 Jan. 1891). TEXTE: — La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaive de Colette et de Tout droit. — Deux vainqueurs, par L. Le Comte. — Les timbres-poste. — Lis et Char-dons, par Mme la Comtesse d'Houdetot. — Les araignées et la lumière électrique. — La digue de Cherbourg, par Mme de Nanteuil. — Chaque numéro, 40 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages, 4 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.



JONG D'OR SOLIDE
35c. pour un Jong valant \$2.

Ce jong est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux lourdes lames d'or solide de 18 carats. Il est garanti; il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bona-fide," est envoyée avec chaque jong, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le jong s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettons votre argent. Ce jong se vend généralement \$2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de \$10.00. Pour introduire nos montres et nos bijoux, nous enverrons ce jong et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de 35c. en timbres-postes. L'annonce d'un jong de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

N.B. — Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un million distribué.



LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote prochain, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les escrites que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Paul Conrad
J. F. Emery

Commissaires

Nous, soussignés, banques et banquiers, payons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui sont présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans, MARDI, 17 FEVRIER 1891

Prix Capital . . . \$300,000
100,000 BILLETS dans la route.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit	\$300,000
1 PRIX DE 100,000, soit	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit	25,000
100 PRIX DE 500, soit	50,000
200 PRIX DE 300, soit	60,000
500 PRIX DE 200, soit	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit	30,000
100 PRIX DE 200, soit	20,000

PRIX TERMINAUX

300 PRIX DE \$100, soit	\$30,000
300 PRIX DE \$100, soit	\$30,000

3,134 Prix se montant à \$1,054,000

PRIX DES BILLETS:

Billet Complet, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 BILLETS d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout. IMPORTANT. — Envoyez tout argent par l'express au plus frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires, adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.